

# Le Samedi

VOL. II.—NO. 34.

MONTREAL, 31 JANVIER 1891.

{ PAR ANNEE, \$2.50.  
{ LE NUMERO, 5 CTS.

EN TEMPS DE CARNAVAL



*A LA SANTÉ DES JOURS GRAS*

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, M<sup>r</sup>. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 31 JANVIER 1891.

## CHASSE-SPLEEN

Une femme parle, même quand elle perd la tête.

La meilleure des propriétés : la possession de soi-même.

Les entrepreneurs de pompes funèbres sont obséquieux.

Mariage dans la haute société : Une noce dans une mansarde.

Un amour contrarié rend souvent contrariant pour toute la vie.

Un conte ennuyeux : celui que vous fait votre plombier en vous envoyant le sien.

Le plus grand des philosophes est l'homme qui n'a jamais besoin de ce qu'il ne peut avoir.

C'est quand la femme trépane en parlant, qu'on peut dire qu'elle passe naturellement.

Rien d'étonnant qu'en amour, une femme se laisse attacher par le plus "ficelle" de ses courtisans.

Un Latude en liberté s'est condamné à découvrir que la Bible contenait 46,277 fois le mot *et*.

Ce n'est que quand on a soi-même fourni les matériaux de chauffage, qu'on est échaudé en affaires.

Tout intéressant qu'il soit, le plus ancien habitant d'une localité fait moins de bruit dans le monde que le plus jeune.

N'argumentez jamais avec un fou, à moins que vous ne desiriez que les auditeurs ne disent que les deux font la paire.

Les personnes qui trouvent que rien ne va bien sur la terre, sont toujours celles qui achètent des vêtements d'occasion.

Un idiot de génie vient d'inventer une machine à coudre à musique. Quand l'air est fini, la robe est achevée et le mari avec.

Un toast pour repas de noces :

Puissent votre café et votre bonheur être toujours l'un comme l'autre : purs et sans mélange.

Un amateur qui ne manque pas de courage, a demandé \$1,250 pour un timbre-poste américain de 1816. Il a, paraît-il, trouvé plus brave que lui sous la forme d'un acheteur.

On dit que la taille moyenne de la femme est de 5 pieds, 3 pouces et demi ; et pourtant combien d'hommes croient toucher le ciel, quand ils ont pu toucher le cœur de l'une d'elles.

Les tectotalers farouches qui demandent le bannissement du cidre, s'appuient sur le fait qu'une pomme a fait plus de mal à l'humanité que tout le vin fabriqué depuis la création du monde.

On discute vivement en Angleterre, la question des mariages enfantins qui se contractent aux Indes ; on y oublie que les garçons de 14 ans et les filles de 12 ans, peuvent s'unir à l'ombre même du palais de Westminster.

En 1695, il existait en Angleterre une taxe sur les naissances ; un manant en venant au monde ne payait qu'un écu, alors qu'un duc ne s'en tirait pas à moins de \$150. Le tarif était plus équitable que celui de l'eau à Montréal.

## EPIGRAMMES

I

A un cultivateur qui regardait son cheval mourir disait qu'il se bêtifendait l'âme.

S'il rend l'âme, ton vieux cheval  
Ne sera plus qu'un animal.

II

A une jeune fille laide qui se croquait belle, et qui disait que la laideur est détestable.

Ingrate ! vous trouvez la laideur détestable,  
Et cependant pour vous elle est si charitable.

III

A une vieille fille babillarde.

On oublierait bientôt ton pauvre perroquet,  
Qui dans sa vie eut tant d'adresse,  
Si pour te prouver sa tendresse  
Il ne t'avait donné son gracieux caquet.

ALBERT FERLAND.

Montreal, 20 janvier 1891.

## UN ROMAN EN CINQ LIGNES



Jeune demoiselle. — Je désire une dose d'huile de ricin.

Commiss pharmacien. — Très bien, mademoiselle. Voulez-vous accepter un verre de soda à la crème, en attendant.

Jeune demoiselle. — Je veux, bien ; merci, oui... Délicieux, ce breuvage... Maintenant, cette huile de ricin, s'il vous plaît.

Commiss pharmacien. (La bouche en cœur). — Mais, mademoiselle l'a prise avec le soda.

Jeune demoiselle. — Ciel ! C'était pour ma grand-mère.

## MOTS D'ENFANTS

Jean. — Papa, c'est-il vrai que les bons ne meurent jamais ?

Papa. — Hélas ! oui, mon enfant.

Jean. — Alors, grand-papa doit être un bien mauvais homme.

Au théâtre :

Emma. — Pourquoi que le monsieur qu'a un bâton il frappe la dame ?

Maman. — Il ne la frappe pas, c'est le chef d'orchestre : il bat la mesure.

Emma. — Alors, pourquoi qu'elle crie comme ça, la dame ?

Tommie (8 ans). — Papa, veux-tu m'acheter un poney ?

Papa. — Je n'ai pas d'argent pour t'acheter un poney. En allant à l'école régulièrement, en travaillant bien et en devenant un homme habile, tu gagneras de l'argent et avec le temps tu pourras t'acheter un poney.

Tommie. — Alors papa, tu n'as pas dû travailler beaucoup quand tu étais petit, sans cela, tu aurais aujourd'hui de l'argent pour acheter un poney.

Jeune client (7 ans). — S'il vous plaît, monsieur, donnez-moi aussi peu que possible d'huile de ricin pour cinq cents.

Pharmacien. — Aussi peu que possible, pourquoi ?

Jeune client. — Parce que c'est moi qui dois la prendre.

— Qu'est-ce que tu as à pleurer, mon petit ami ?

— J'ai cassé le carreau de la dame en face, en jouant à la balle.

— Ne pleure pas, elle ne dira peut-être rien.

— C'est pas ça ; elle a ma balle et elle ne veut pas la rendre, hi ! hi !

Professeur. — L'un de vous, mes enfants, peut-il me dire ce que c'est que la syntaxe ?

Rubanbleu, fils (6 ans). — La sainte-tax, monsieur, c'est la taxe sur le whiskey.

Inspecteur. — Voyons, mes petits amis, qu'est-ce qu'un homme d'Etat ?

Joe (se levant après quelques minutes d'hésitation). — Un homme d'Etat, monsieur, c'est un homme qui n'en a pas et qui fait des discours.

Inspecteur. — C'est pas trop mal, mais ce n'est pas tout à fait cela ; par exemple, je fais des discours, mais je ne suis pas un homme d'Etat.

Joe. — S'il vous plaît, c'est un monsieur qui fait des bons discours.

Bob. — C'est-y vrai, papa, que je suis né à Montréal ?

Papa. — Oui, mon enfant.

Bob. — Est-ce que tu es né à Québec ?

Papa. — Oui.

Bob. — Et maman à Saint-Jean ?

Papa. — Oui.

Bob. — C'est tout de même étonnant, papa, que nous nous soyons rencontrés.

Précepteur. — Dites-moi, maintenant, ce que vous connaissez de Socrate ?

Élève. — Je n'ai jamais entendu rien dire contre lui.

— Tu t'es encore battu, à l'école, je vais le dire à ton père.

— Je crois que j'en ai reçu assez, sans que tu dises à papa, de m'en donner encore.

Professeur d'histoire naturelle. — Combien existe-t-il d'espèces connues de kangourous ?

Paul (élève brillant). — Deux, comme dans toutes les espèces de créature, le kangourou et la kangourousse.

UN HOMME PRUDENT



(Travaillant à remplir sa glacière)

Baptiste. — La glace est superbe ; viens me donner un coup de main.  
 Toimon. — Je veux bien ; mais je veux savoir à quel bout de la scie, vous allez me mettre.

DATE DE LA LONGUE JOURNÉE DE JOSUE

Monsieur Totten, professeur au Collège Yale de New Haven, Etats-Unis, s'est livré depuis nombre d'années à une étude de calculs assez curieux. Il s'agissait pour lui de remonter dans l'antiquité pour constater en quelle année et à quel jour Josué arrêta le soleil, comme on le dit vulgairement.

Après des calculs infinis il est arrivé enfin à le trouver, en identifiant la conjonction du soleil et de la lune ce jour-là.

En calculant, en remontant les siècles de la lune nouvelle, en juin 1890, la conjonction de ces deux planètes se fit en plein firmament à 11.13 a.m., exactement il y a exactement 3,435 années lunaires révolues, ou en comptant de l'avant, *anno mundi*, cela s'est passé dans le solstice d'hiver de l'année de la création du monde, qui était la 365<sup>e</sup> année sabbatique et ceci, une fois bien compris, est la clef de tout le système de chronologie lunaire chez les anciens.

M. Totten affirme que les calculs démontrent de la manière la plus positive que, lors de cette surprenante conjonction, les personnes chargées du soin de tenir le calendrier hébraïque, ont intercalé une journée de semaine, qu'il déclare être un mercredi, le 933,286<sup>e</sup> jour de la création du monde. M. Totten déclare en outre qu'il y a 202 années lunaires et trois lunaisons, le même phénomène s'est reproduit au même endroit, à Bethoron, à la lunaison de septembre de l'année 1112 de l'ère chrétienne.

EN REVENANT DE LA REVUE

Mélanie. — La musique gouverne le monde ; La "Marseillaise" a converti la France à la république ; Le "Vatch un der Rhine" a donné la victoire à l'Allemagne ; le "Yankee Doodle" a libéré l'Amérique et "John Brown body" a affranchi les esclaves.

Profane. — Vous oubliez la "Marche de Boulanger."

Mélanie. — Cette marche a sauvé la France. Dès que Boulanger l'a entendue il a fait ce que j'aurais fait : il a fui.

PRÉFÉRABLE AU POIGNARD

Ils étaient assis, en face l'un de l'autre, dans un char de la rue Notre-Dame, et le monsieur se plaça de manière à pouvoir la dévisager plus à son aise.

Il commença par la plume de son chapeau et il était rendu au fichu, quand la dame finit par perdre patience. Elle ne tira pourtant pas le cordon de la sonnette et sortit encore moins du char dans un accès de colère. Elle ne chercha même pas à changer de place, pour éviter le regard impertinent qui pesait sur elle. Quoiqu'elle eût déjà payé ses cinq centins, elle sortit sa bourse et en retira un dollar américain contrefait. Elle tendit la pièce à son persécuteur et, de sa voix la plus douce, lui dit :

— Veuillez donc, monsieur, payer pour moi.

— Ah ! oh ! mais avec le plus grand plaisir, madame, répondit-il, et il tendit la monnaie au conducteur.

Le conducteur secoua la tête et toisa son individu d'une manière suspecte.

— La monnaie ! s'écria l'individu.

— Pas bon ! votre argent est contrefait, répliqua le conducteur.

L'homme devint tour à tour rouge, vert, bleu et cromoisi. Il examina la pièce de monnaie et fut contraint de reconnaître que le conducteur avait raison.

Après un moment d'angoisse indicible, il la glissa dans sa poche de veste et en retira une autre flambant neuve. Cette fois, le conducteur lui remit la différence, 95 cents, qu'il s'empressa de faire passer à la dame et sortit incontinent du char pour donner cours à une série de jurons des mieux conditionnés.

— Je vais donner cet argent à quelque pauvre, dit la dame à sa voisine. Je n'avais que ce moyen de me débarrasser de son odieuse présence et vous voyez qu'il a réussi ; je vous conseille de vous en servir au besoin ; c'est un remède infallible.

LA PREMIÈRE LEÇON



Garcou plombier. (arrivant tout essouffé). — Tiens, voilà l'étain, je l'ai trouvé dans l'escalier.

Le patron. (piff, pataque, bangue). — As-tu envie de me ruiner ? Pourquoi as-tu couru ?

SPECIALITE DES RACCOMMODAGES



La jeune eue Casey. — Si vous saviez, M. Dolan, le trou que la mort de mon mari m'a fait dans le cœur !  
 M. Dolan. — Mais c'est facile ! Prenez un morceau du mien pour réparer le votre.

COINCIDENCE SINGULIÈRE

Il est facile de se rendre compte de la stupéfaction de ce voyageur qui, explorant le Spitzberg, inhabité depuis un siècle, lut sur une tombe vermoulue le nom de Sarah Bernhardt.

L'explorateur en question est un parisien pur sang, membre du club Mathurin et il s'appelle Robert Eustache.

A force de persévérance, il réussit à déchiffrer l'inscription en entier :

" Ici repose Nicholas Pont, d'Oleneske, du navire *Madame Sarah Bernhardt*, commandé par le capitaine Cornélis, etc."

Frappée d'une coïncidence aussi étrange, M. Eustache rapporta avec lui les fragments de l'inscription et les déposa dans un des musées de Paris. Inutile de dire que cette découverte cause une véritable sensation, car dans la pièce que Sarah Bernhardt joue en ce moment, elle arrive devant Marc Antoine, montée sur un vaisseau de l'époque.

APRÈS LA CÉRÉMONIE

Bob. — Allons, bon ! Henri se marie il y a huit jours, fait un tour de noces, et regardez-moi sa tête, on dirait qu'il revient de l'autre bout.

Tom. — Je vous crois ; il vient de consulter la quote de son beau-papa et de s'apercevoir qu'il s'est marié dans une autre famille. Erreur sur la personne !

UNE PREUVE INDÉNIENTABLE

Jeune visiteur. — Vous avez un grand homme dans la famille, pas vrai ?

Madame A. (enchantée de voir que la réputation de son mari est reconnue même par les enfants). — Certainement, mon petit ami, mais comment le sais-tu ?

Jeune visiteur. — Oh ! vous avez l'air si ahurie.

UNE HONNÊTE FILLE

Maman. — Ainsi, celle que tu aimes a des principes sévères ?

Fils. — Oui, maman : elle est scrupuleuse et consciencieuse.

Maman. — Comment le sais-tu ?

Fils. — Je ne lui donne jamais un bais-y, sans qu'elle ne me le rende.

Quelque chose qui a été mal la veille



*Le bourgeois.*—Hein ! Qu'est-ce que cela ?  
*Le cocher, (qui a une manche à prendre).*—C'est le cheval que monsieur a acheté hier. Il n'est pas tûtu de la queue, allez !

### LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Demain le temps sera peut-être pluvieux, mais toi, lecteur, tu le seras sûrement de vingt-quatre heures de plus.

Mme X..., une bavarde première classe, vient de mourir.

Voici dans quels termes son gendre a notifié le décès à un de ses amis.

—Ma belle-mère a cessé... de parler, ce matin, à sept heures un quart !

—Est-ce que pour vider ce sac je ne suis pas trop haut, mère ? ? ?

—Non, mon fils, tu n'es pas trop haut, vide ! Eh ! allez donc.

Toto voit pour la première fois jouer de l'harmonium.

Le jeu des pieds de l'exécutant l'intrigue beaucoup.

—Maman ! crie-t-il tout à coup, vois donc !... Un monsieur qui joue du vélocipède avec un piano !

J... C..., a un jeune fils de sept ans qui serait un enfant à croquer si, malgré tous les tours possibles, il ne s'étudiait pas sans cesse à être sale comme un petit peigne.

L'autre jour, un ami ayant son franc parler, un visiteur vient voir M. J... C...

Ce dernier exhibe son fils.

—Comment se nomme-t-il ? demanda l'ami.

—Antoine.

—Eh bien, c'est singulier : je l'aurais pris pour son compagnon.

Je connais un personnage qui a six pieds, il ne sait jamais sur lequel danser.

Il est plus facile d'honorer la mémoire de ses ancêtres que ceux de son bottier.

Petites scènes de la vie conjugale.

Une petite marchande de la rue de la Chaussée-d'Antin.

—Mon mari et moi, nous avons comme principe de ne jamais nous disputer devant les enfants. Quand nous sentons venir une querelle, nous les faisons sortir.

—C'est donc ça répond Boireau, qu'on ne voit qu'eux dans la rue.

Calino, en voyage, visite le musée de Boulaçq où on lui montre la momie d'un enfant qui date de cinq mille ans.

—Mâtin, dit-il à son guide, voilà un enfant un peu âgé.

Echo de la correctionnelle.

On jugeait, hier, un prévenu :

—Quelle est votre profession ? lui demande le président.

Après un moment d'hésitation :

—Pédicure le jour, claqueur le soir,

—Alors vous pourriez vous vanter d'avoir, dans la vie, fait...des pieds et des mains.

Un joueur, sortant absolument déçavé d'un tripot, rencontre un de ses amis, auquel il raconte sa déveine.

—Hélas ! répondit l'ami, j'ai fait une perte auprès de laquelle la vôtre n'est rien : j'ai perdu ma pauvre femme.

—Ah ! fait le joueur, tout à sa préoccupation, au baccara ou à l'écarté ?

Lugubre mais drôle.

Deux amis causent en revenant d'un enterrement :

—Moi, dit l'un, j'ai deux frères, une sœur et ma belle-mère au cimetière Montparnasse.

L'autre, avec conviction :

—C'est bien commode !

Le jeune Prodigue a besoin d'argent : il va trouver un vieil ami de sa famille, et lui tient ce langage :

—Monsieur, ma vie est odieuse ; j'ai des dettes criardes de tous les côtés. Aussi je viens vous demander de bien vouloir me prêter 10,000 fr., car je ne veux plus rien devoir à personne.

Sur le boulevard :

—Eh bien, et votre oncle ?

—Ah ! mon cher, que j'ai souffert ! La situation était désespérée, les médecins l'avaient abandonné ; j'attendais tristement le dernier soupir, quand tout à coup il est revenu à la vie, et cela à la veille du jour de l'An.

L'ami, d'une voix lamentable :

—Comme je vous plains !

Les bons vers ont des pieds, mais pas de chevilles.

### UNE MEPRISE NATURELLE



*Madame Nicotou à son mari.*—Redresse-toi, José. Vois-tu les messieurs là-bas ? Ils te prennent pour Sir John A. Macdonald.

Le seul moyen de ne pas aller trop vite



*Baptiste, en visite à Montréal.*—Dis donc, ma vieille, pour aller à Hochelaga, allons-nous prendre les chars urbains ou bien nous rendre à pied ?

*Josephine.*—Les petits chars, bien sûr. Faut toujours prendre le temps qu'il faut pour tout voir en passant.

—Oh ! la jolie laitière !

—Oui, mais elle est avec une femme bien laide et bien maigre.

—La laitière et le poteau lait !

Le paquebot est détresse, tout espoir semble perdu.

Un vieux marin, assis dans l'entrepont, est en train de manger à belles dents, comme si de rien n'était.

—Comment ! lui dit un passager, la mort dans les yeux, vous mangez dans un pareil moment ?

—Dame ! mon garçon, vous savez bien qu'il faut toujours casser une croûte avant de boire un coup !

Petit dictionnaire drolatique :

*Almanach.*—L'annuaire du ciel.

*Délicatesse.*—La fleur de l'honnêteté.

*Evocation du passé.*—Une blessure qui se rouvre.

*Pendaison.*—Le cavalier-seul de la danse de corde.

*Souvenir.*—Un coffret plein de cendre.

—Ce n'est vraiment pas de chance disait, l'autre jour, Bakundard à un ami. Figurez-vous que je mets la main sur un vieux garçon auquel je pense marier ma fille aînée. Pendant un mois je l'invite à dîner tous les jours et, le sachant gourmand, j'engage une cuisinière émérite, un véritable cordon bleu ; savez vous ce qui arrive ?

— ???

—Il épouse la cuisinière.

IL A DONNÉ TOUT CE QU'IL AVAIT

*Etranger, (se rendant à la gare Bonaventure dans les petits chars et anxieux d'arriver en temps).*—Quelle heure est il monsieur ?

*Voisin.*—Une heure moins vingt.

*Etranger, (5 minutes après).*—Voudriez-vous me dire l'heure, monsieur.

*Voisin.*—Une heure moins le quart.

*Etranger, (10 minutes après).*—Pouvez-vous me dire l'heure, s'il vous plaît ?

*Voisin, (exaspérée).*—Ah ! non, par exemple. Je vous ai donné tout ce que j'en avais, ce n'est pas moi qui dispose de l'éternité ; c'est la compagnie

### NOUVELLE MESURE

*Julia, (jeune et jolie, en visite à la campagne).*—Pardon, mon ami, à quelle distance suis-je de la maison de M. Dobby.

*Pudégène.*—Environ à un petit trot de chien.

*Julia.*—Est-ce loin ça ?

*Pudégène, (étonné de ne pas être compris).*—Dame, comme qui dirait le temps de griller une bonne pipe bien bourrée.

## UN SUBSTITUT



*Joseph, (qui vient de lire comment les Américains s'y étaient pris dans la guerre de sécession pour occuper d'autres à leur place au combat). — Tiens, monsieur le maître, voilà Gros Jack.*

*Le professeur. — Et qu'est-ce que ça veut dire ?*

*Joseph. — Bien, oui. Vous savez pour la volée que vous deviez me donner. Je lui ai donné six marbres, une machée de gomme et un canif pour qu'il la reçoive à ma place.*

## L'OISEAU DE MAMAN

(Pour le SAMEDI)

Maman, tu m'avais dit : " Quand tu seras bien sage  
" Je te ferai cadeau de l'oiselet chéri  
" Qui chante à ma fenêtre et vent, loin de sa cage,  
" Poursuivre dans l'azur le brillant colibri."

Maman, depuis ce jour, ta fillette Albertine  
Va contempler, souvent, le cher petit oiseau ;  
Elle écoute, en rêvant, ce que sa voix mutine  
Dit aux fleurs du jardin, aux feuilles de Fernand.

La branche la plus verte a passé la fenêtre  
En dépit du rideau qu'avait placé Nini,  
Pour lui donner encore, comme faisait sa mère,  
Verdure, ombre, fraîcheur et plus... un petit nid !

Tu sais, depuis ce jour, je suis sage oh ! bien sage :  
Je ne vais plus jouer tout au fond du ravin,  
Je ne m'amuse plus à courir sur la plage  
Et je ne poursuis plus les papillon au loin.

Je ne me vante plus de ma belle toilette,  
Des fleurs de mon chapeau, de mes boucles d'argent,  
Puis, je ne pleure plus quand tu veux que je mette  
Ma robe d'alpaga,.... si vilaine pourtant !

Je connais, maintenant, tout l'ordre alphabétique,  
Sans hésiter, vois-tu, j'appelle : e u x e u x.  
Je sais de ré mi fa, ça ! c'est de la musique ?  
J'instruis aussi bébé, sans faire les gros yeux.

Donc, petite maman, ta gentille fauvette  
Est à moi... Je la veux avant qu'il fasse noir :  
J'ai sept ans, aujourd'hui, pour moi, c'est jour de fête,  
Ce sera fête aussi pour mon oiseau, ce soir !

Je briserai les liens de la pauvre captive  
Pour lui rendre, à jamais, sa mère et son grand bois.  
Ah ! oui qu'elle s'envole, ah ! qu'elle chante et vive,  
Taisant à l'oiseleur les accents de sa voix.

Quand viendront les beaux jours, il te faudra, mignonne,  
Venir battre de l'aile à mon petit foyer  
En retour du bonheur qu'aujourd'hui te te donne,  
Moi je t'aime toujours, ne vas pas m'oublier !

Oublier !... comprends-tu comme c'est chose amère ?  
Aimer, se souvenir, ah ! n'est-ce pas meilleur ?  
J'ai sept ans, ma fauvette, et je comprends ma mère  
Quand elle dit : " Enfant, fais deux parts de ton cœur.

" Une part pour pleurer les amis qui te quittent,  
" Et l'autre pour chérir ceux que Dieu laisse à toi ;  
" Le souvenir n'a pas de lois qui le limitent  
" Et l'amour, pur et vrai, germe où fleurit sa loi !... "

Thérèse.

Montréal, 26 Janvier 1891.

Je prends toujours les choses froidement, faisait remarquer le dernier pickpocket arrêté.

## ET VOUS ?

*De Fortenblague (achevant une histoire). — L'aviez-vous entendue conter avant aujourd'hui ?*  
*Mademoiselle Fulée. — Non, et vous ?*

## RECENSEMENT DIFFICILE

*Charlie. — Quelle pouvait-être la population du globe au moment du déluge ?*

*Bob. — Difficile à dire ; recensement impossible ; population flottante si grande, ta, ta.*

## CHANGEMENT NÉCESSAIRE

*Docteur. — Votre santé ne s'améliore pas. Je crois qu'un petit changement vous ferait du bien.*

*Client. — Moi aussi, et j'ai décidé de changer de docteur.*

## UN CAS EXCEPTIONNEL

*Jeune Boucher. — Dites donc M. le Professeur, ne m'avez-vous pas dit que la physiologie était la science qui traitait des fonctions du corps humain.*

*Professeur. — Oui.*

*Jeune Boucher. — Dans quelle ologie doit-on placer la science qui s'occupe de l'esprit.*

*Professeur. — En ce qui vous concerne je la placerai dans la mythologie.*

## UN BON FILS

A la station de police du Griffintown.

*Pat. — Ah ! monsieur venez vite, il y a une terrible bataille dans la rue Sainte-Anne.*

*Sergent. — Qui se bat ?*

*Pat. — Papa et un autre homme.*

*Sergent. — Depuis combien de temps ?*

*Pat. — Depuis une demi-heure.*

*Sergent. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu m'avertir plus tôt ?*

*Pat. — Parce que papa avait le dessus.*

## RÉCIPROCITÉ

*Belleplume. — Quelle peste, que ce Tiraldigne ! Croyez-vous que par ce froid il m'a tenu une demi-heure au coin de la rue Notre-Dame, pour me raconter son nouveau roman.*

*Duraud. — Comment avez-vous pu vous en débarrasser ?*

*Belleplume. — J'ai profité d'un repos, pour lui parler de mon nouveau poème : il a filé tout de suite.*

## IL N'Y PENSAIT PAS

*Mademoiselle Trentéplus. — C'est comme je vous le dis Monsieur Niasard, il ne se passe pas un jour, sans que j'apprenne quelque chose de nouveau.*

*Monsieur Niasard. — On a bien raison de dire qu'on n'est jamais trop vieux pour s'instruire.*

*Et le brave homme s'étonne qu'il n'y a jamais plus personne à la maison quand il vient rendre une visite.*

## UNE JUSTE RÉPRIMANDE

*Professeur. — Thomas, vous venez de rire : pourquoi ?*

*Thomas. — Je pensais à quelque chose.*

*Professeur. — Tachez de ne pas recommencer ; vous ne devez penser à rien pendant les heures de classe.*

## ENTRE POLITICIENS

*Opposition. — La dernière mesure que vous avez adoptée est déplorable, mon district est ruiné ; si vous le visitiez les cheveux vous dresseraient sur la tête.*

*Gouvernement (soulignant son chapeau et découvrant un magnifique œuf d'autruche). — Tiens, j'irai voir ça.*

## UN INDISCRET

*Recorder. — Pourquoi avez-vous frappé cet opérateur de télégraphe ?*

*Prévenu. — Dame ! je lui ai demandé s'il veut envoyer une dépêche confidentielle à ma femme, et il me dit que oui, et la première chose qu'il fait quand jela lui ai donnée c'est de la lire.*

## TOUT CHEMIN MENE A ROME

*Monsieur. — Voici un excellent ouvrage, plein de bons conseils que tu devrais faire lire à notre fille.*

*Madame. — Parfait, je vais lui défendre d'y toucher.*

## IL CONNAIT SON SORT

*Fiancé. — Un anneau autour de la lune est un signe d'eau.*

*Fiancée, (souriant). — Et un anneau autour d'un doigt de femme est un signe...*

*Fiancé. — D'o... béissance.*

## PEINTURE REALISTE

*Jeune peintre. — Cette toile exquise représente un missionnaire au centre d'un groupe de cannibales.*

*Amateur. — Je n'en disconviens pas ; mais je ne vois pas le missionnaire ?*

*Jeune peintre. — Naturellement, puisque je vous dis qu'il est dans leurs centres.*

## DISCUSSION FINANCIÈRE

*Monsieur Lador. — Ma chère, donnez-moi votre avis ; un de mes amis me demande de lui avancer \$10,000 sur des bons des Mines d'Edredon, que dois-je faire ?*

*Madame Lador (25 ans). — A votre âge (60 ans) mon ami, vous devez savoir conduire vos affaires sans conseil ; vous savez bien que je n'entends rien à vos spéculations.*

*Monsieur (piqué). — Rien aux spéculations ! vous plaisantez ma chère, vous qui avez fait plus d'argent en un jour, que je n'en ai fait dans toute ma vie.*

*Madame (étonnée). — Quand cela ?*

*Monsieur. — Le jour où vous m'avez épousé.*

*Madame. — Je ne l'aurais jamais cru ; toutes mes amies m'ont dit que je contractais le plus mauvais des engagements.*

## COMPLÈTEMENT DEGOUTÉ



*Tramp. — Ah ! si je le tenais, celui qui a inventé le travail !*

## JEUNE INVENTIF



Mme O'Rourke. Vous voyez, c'est encore mieux que le billard de l'autre jour. Mon mari a tout simplement renversé la brouette.

## LA BULLE DE SAVON

(Pour le SAMEDI)

Vole, sphère,  
Qu'un enfant  
Vient de faire  
En jouant !  
Que l'haleine  
D'un vent doux  
Te promène  
Sans courroux ?

De la rive  
Où je suis,  
Fugitive  
Tu t'enfuis,  
Comme un rive  
Vit et clair  
Dont zéphyr  
Remplit l'air.

Va donc ! bulle  
De savon,  
Beau globe  
Si mignon !  
Dans l'espace  
L'âme à voir  
Ta surface  
Se mouvoir.

Frémissante  
Comme l'eau  
Jaillissante  
D'un ruisseau,  
Tu relèves  
Dans les feux  
Que tu jettes  
Les cieux bleus.

Vole, oh ! sphère  
Qu'un enfant  
Vient de faire  
En jouant !  
Que l'haleine  
D'un vent doux  
Te promène  
Sans courroux !

ALBERT FERLAND.

Montréal, 24 Janvier.

## L'ANGE ET LE DIABLE

CONTE

I

Un des employés au camionnage dans l'autre monde écrivit un jour et publia un livre, selon les uns très bon, très mauvais selon les autres.

Du livre en question, qui était de pure statistique, pure science numérique, il ressortait une donnée très curieuse : c'était la proportion entre le nombre des voyageurs destinés au ciel ou à l'enfer, et le nombre d'années que ces mêmes voyageurs avaient vécu, avec cette constatation singulière, que plus on passe de temps sur la terre, et plus on a de chances d'aller engraisser la marmite du diable.

Le jour qu'on mit en vente le susdit livre, il n'en resta pas un exemplaire chez les libraires ; et cela s'explique : l'ouvrage, très apprécié par

les uns, était fort décrié par les autres ; et, en matière de livres, ce sont les extrêmes : un ouvrage parfaitement bon ou parfaitement mauvais trouve toujours abondance de lecteurs.

Il n'y avait pas un habitant de l'autre monde qui ne lût ou ne se disposât à lire le livre de l'employé au camionnage ; et, il faut savoir que l'ange gardien et le diable ne furent pas les derniers à dépenser leurs deux francs cinquante pour acheter ce petit volume ; naturellement, le premier avec l'intention la plus pure, et le second avec les idées les plus diaboliques.

Les bons livres ne sont pas seulement bons par les choses qu'il disent, mais aussi par celles qu'ils font penser. Je sais qu'il était très curieux, le livre qu'écrivit l'employé au camionnage de l'autre monde, mais cela ne m'autorise pas à dire qu'il était bon ; et, étant donné les réflexions qu'il suggéra à l'ange et au diable, je suspends mon jugement à l'égard de la valeur de l'ouvrage.

L'ange, après l'avoir lu attentivement, s'écria :

« Eh ! mon Dieu ! qu'ai-je découvert ? Donc, il est prouvé que plus longtemps vivent les créatures humaines, moins elles ont de chances d'entrer au ciel, et que toutes celles qui meurent jeunes, y vont infailliblement ? Eh bien ! il est certain que je fais très mal de garder et de protéger les petits enfants : mieux vaut pour eux quitter la terre à l'âge de l'innocence, puisque, alors, ils vont tous au Paradis, et que, plus tard, ils vont presque tous droit en enfer. »

« Innocent que je suis ! de n'avoir pas songé jusqu'à présent à une chose aussi simple. Cela ne veut pas dire que je doive pousser les enfants à s'exposer au danger, parce qu'alors ce serait empêtrer sur les attributions du démon, mais ce que je ferai certainement, ce sera de ne pas les en empêcher. »

« Parbleu ! qu'un enfant tombe dans la rivière, ou attrape une insolation, et je le laisse se noyer ou mourir d'une méningite, au lieu de me jeter à l'eau, ou de me convertir en garde-malade, comme j'ai fait jusqu'à présent. »

« Dans le monde, il y a parfois des protections très mal entendues ; et je suis déjà convaincu qu'il faut ranger parmi celles-là, celle que j'ai toujours accordée aux petits enfants. Voyez donc comme de plus mauvais livre, on peut tirer quelque chose de bon ! »

Ainsi raisonnait l'ange, pendant que, de côté, le diable s'écriait :

« Que mille démons m'emportent si, en lisant ce livre, je n'ai pas fait la plus importante découverte de ma grendine de vie ! Et il faut avouer que cet employé au camionnage parle comme un sage. Si toutes les créatures humaines mouraient en bas âge, il n'y aurait plus qu'à fermer l'enfer, attendu qu'il n'y paraîtrait jamais une âme. Ce qu'il me faut, à moi, c'est que personne ne quitte la terre avant l'âge de la malice et du péché. »

« Brute que je suis ! de n'avoir pas compris jusqu'à présent une chose aussi simple ! Cela ne veut pas dire que je doive conduire les mioches par la main, parce que ce serait usurper à l'ain-

gè ses attributions ; mais ce que je ferai, ce sera de les délivrer si je les vois en danger, au lieu de les attirer dans mes pièges, comme je l'ai fait jusqu'ici. »

« Il y a, de par le monde, des persécutions bien mal entendues, et je suis convaincu qu'il faut compter parmi elles celle que j'ai dirigée jusqu'à présent contre les petits enfants. »

« Voyez un peu comme, même des meilleurs livres, on peut faire sortir quelque chose de mauvais ! »

Ainsi parlait le diable, pendant qu'une mère pensait tout haut, voyant gaminer son fils :

« Seigneur ! ces créatures ont le diable au corps ! »

Une autre, voyant son enfant rouler dans l'escalier et se relever sans mal s'écriait : « Jésus ! ces créatures se tueraient, si l'ange gardien ne les soutenait de son aile. »

II

Voilà donc en compagnie l'ange et le diable, décidés à changer de rôles ; c'est-à-dire : l'ange à laisser tranquillement les enfants se casser la tête, et le diable à les en empêcher.

Bien pénétrés de leurs nouveaux rôles, ils se placèrent tous deux sur le parcours de la promenade de Bilbao, en Biscaye, une belle après-dînée d'été, à l'heure où les magnifiques avenues de cette promenade se peuplent de jolis enfants, que l'ange contemplait avec un plaisir mêlé de tendresse, et le diable avec gêne et répugnance.

On remarquait entre tous un gracieux chérubin de quatre ans, aux yeux couleur du ciel, à la blonde chevelure bouclée, et autour duquel l'ange voltigeait, invisible, sans pouvoir s'en détacher, malgré sa récente résolution, de même que le papillon ne peut s'éloigner de la lumière qui le charme et l'attire.

Le petit imprudent, trompant la surveillance de sa bonne, réussit à grimper sur une grille qui entourait un réservoir assez profond ; et, arrivé tout en haut, il se préparait à enjamber pour descendre de l'autre côté... L'ange pensa qu'il valait mieux pour l'enfant qu'il tombât à l'eau, se noyât, et ainsi s'envolât au ciel... Mais, au moment où le bébé allait rouler dans le bassin, l'ange, obéissant à l'instinct du bien, propre à sa divine essence, toucha l'enfant du bout de l'aile, et le poussa doucement sur le sable moelleux de la promenade.

Pendant cette scène, voici ce qui se passait non loin de là.

## VOLEUR VOLÉ



Voyageur de calice. — Je suppose que vous divisez le butin également entre les gens de votre bande ?

Le brigand. — Oui.

Le voyageur. — C'est malheureux pour vous. Les \$40,000 que vous m'avez prises sont à vous. C'est la succession de votre père que j'allais vous porter.

Un petit garçon de six ans, ayant aperçu un nid, grimpa sur l'arbre pour s'en emparer.

Le diable, voletant comme l'ange, invisible, cherchait à le soutenir pour l'empêcher de se tuer, et d'aller ainsi tout droit au ciel, mais il lui était difficile de vaincre la répulsion que lui inspirait cette angélique créature.

Le petit posa le pied sur une branche fragile, et le diable, au lieu de la maintenir pour qu'elle ne se rompit pas sous le poids de l'enfant, obéit à l'instinct du mal, propre à son infernale essence ; et, brisant la branche d'un coup de queue, fit tomber la pauvre petite créature, qui se tua sur le coup et s'envola au paradis.

Et quand, vers le soir, la promenade fut devenue déserte, l'ange remonta au ciel, et le diable descendit à l'enfer, disant :

L'ANGE. — Il est bien prouvé que je ne suis bon qu'à aimer et protéger les enfants, qui sont mes frères et mes semblables ; la science des nombres peut être bonne pour les hommes, mais non pour les anges. Continuons à être le gardien de l'innocence et de faiblesse, et quant à celui qui par ses méchantes actions méritera l'enfer... cela le regarde.

Le DIABLE. — Il est bien prouvé que je ne peux pas servir de père nourricier, parce que tous ces gracieux minois et ces âmes d'anges m'inspirent une répugnance invincible. Continuons donc à leur tendre des pièges, et si les petits ne me payent pas tribut, les grands m'empruntent ma besace.

Ainsi parlèrent l'Ange et le Diable, en qui, nous l'avons vu, l'instinct du bien et l'instinct du mal furent plus puissants que l'intérêt.

Mères, qui avez des petits enfants, vous savez maintenant que l'ange protège et que le diable persécute vos chérubins ; mais ce que vous ne savez pas, et que je vais vous dire, c'est que, toujours, lorsque vous sortez pour aller à vos plaisirs, laissant vos bébés à la maison, le diable s'y faufile, dès que vous ouvrez la porte pour sortir.

BLANCHE-HENRY PELLION.

SUJET EXTRA

Pensionnaire. — Je vous prévins madame, qu'il y a une fuite de gaz assez forte dans ma chambre.

Madame Shylock. — Si forte que ça ! pensez-vous qu'il s'échappe pour dix cents de gaz par jour ?

Pensionnaire. — Je n'en serais pas étonné.

Mme Shylock. — Je prends votre parole ; tant pis pour moi si vous vous trompez, je vous mettrai 70 cents sur votre note à la fin de la semaine.

TALENT DANGEREUX.



Artiste peintre. — La figure de madame s'y prête très bien. Je vais faire d'elle un portrait parlant.

Clout. — Parlant ! Tonnerre, je n'en veux pas.

RÉCOMPENSE BIEN GAGNÉE



Tout honneur de Dieu. — Voilà quarante ans aujourd'hui, que je suis à votre service, monsieur.  
M. de Lapoussière. — Je le savais ; et j'ai songé à vous faire un petit cadeau. Vous devez avoir de la misère à vous réveiller, maintenant. Prenez ce réveille-matin.

L'HYGIENE ET LA SANTE

La vue du sang est toujours chose désagréable et il est des personnes que toute émission sanguine impressionne vivement. Toutes les hémorragies ne sont pourtant pas dangereuses. Celles provenant des blessures doivent néanmoins être surveillées.

Pour se rendre compte de la manière de s'y prendre, pour arrêter le sang, dans les blessures des membres, il faut savoir qu'il y a deux sortes de vaisseaux : ceux qui portent le sang du cœur vers les extrémités, ce sont les artères ; et ceux qui le rapportent des extrémités vers le cœur, ce sont les veines.

Les blessures des artères sont bien plus graves que celles des veines, et bien plus difficiles à guérir. On les reconnaît à ce que le sang est d'un rouge vermeil, et qu'il sort par jets réguliers comme les battements du cœur. Quant le sang sort noir et non par jets saccadés, c'est qu'il vient d'une veine, et il est beaucoup plus facile à arrêter.

En comprimant une veine plus bas que la coupure, on empêche le sang d'y arriver ; ce serait le contraire pour une artère ; en effet, puisque le sang vient du cœur en droite ligne, c'est entre le cœur et la coupure qu'il faut presser pour l'empêcher de sortir.

Mais quand la perte du sang est assez grande pour faire craindre que le blessé ne vienne à mourir d'hémorragie, le premier moyen à employer est d'appliquer un ou plusieurs doigts sur l'endroit même d'où jaillit le sang, comme on bouche avec son doigt le trou d'un vase. Les doigts sont, en effet, les meilleurs bouchons ou tampons à appliquer, pour le premier moment, en attendant d'autres secours et surtout ceux d'un médecin.

On cherche, ensuite, des substances sèches et molles, pouvant facilement se mouler en bouchon, et on les mets à la place des doigts. Les substances qu'on trouve le plus facilement autour de soi, selon les circonstances, et qui peuvent très bien remplir cet usage, sont : l'éponge, le coton, la charpie, l'amadou, le papier mâché ou mouillé, les étoupes, le vieux linge, la laine et, au besoin, de la mousse.

Mais, ce qui vaut le mieux, c'est l'éponge, qui s'insinue plus facilement dans le fond des plaies et y pompe le sang.

AMÉLIORATION DE LA RACE

— Eh ! mon vieux, ton fils fait-il des progrès à l'école ?

— Des progrès ! si tu voyais comme il se moque de notre ignorance, t'en serais aussi fier que moi.

DÉCLINAISON

Lui. — Voulez être à moi ?

Elle (sèchement). — Non.

Lui. — Voulez-vous que je sois à vous ?

Elle (gracieusement). — Oui.

DEMANDE FORCÉE

Patron, (d'un magasin de nouveautés). — Connaissez-vous quelque chose concernant le nouveau pharmacien qui va s'installer dans le magasin voisin ?

Vendeuse. — Oui. Il est grand, joli et bien fait ; vingt-huit ans environs, et pas marié.

Patron. — Vrai ! dépêchons nous en ce cas, vous mettrez dans la vitrine tous nos chapeaux les plus nouveaux.

THÉÂTRE-ROYAL

Représentation fourmillant en incidents grotesques et comiques, chants populaires, danses nationales, le tout par de bons acteurs, tel est le souvenir emporté du Royal, cette semaine, par les auditoires nombreux qui ont assisté, chaque soir, à *Irish Luck*.



M. Clem Mager est un excellent comique doublé d'un artiste, qui surprend son monde dans le dernier acte par ses coups de crayon rapides et bien réussis. Les autres acteurs entrent bien dans l'esprit de leurs rôles, ce qui est le secret de leur succès et des applaudissements qu'on leur a accordés libéralement.

C'est une des pièces les plus attrayantes qu'on ait jouée au Royal et ailleurs. La preuve que le public l'apprécie, c'est qu'il y a foule tous les jours.

On jouera encore cette pièce samedi dans l'après-midi et samedi soir. Ceux qui n'ont pas encore eu l'avantage d'aller au Royal cette semaine feront bien de profiter des deux dernières séances.

La semaine prochaine on jouera quelque chose de magnifique : *Koh J. Noor Vaudeville Co'y*. Ce Vaudeville est charmant et promet des émotions pour la semaine prochaine.

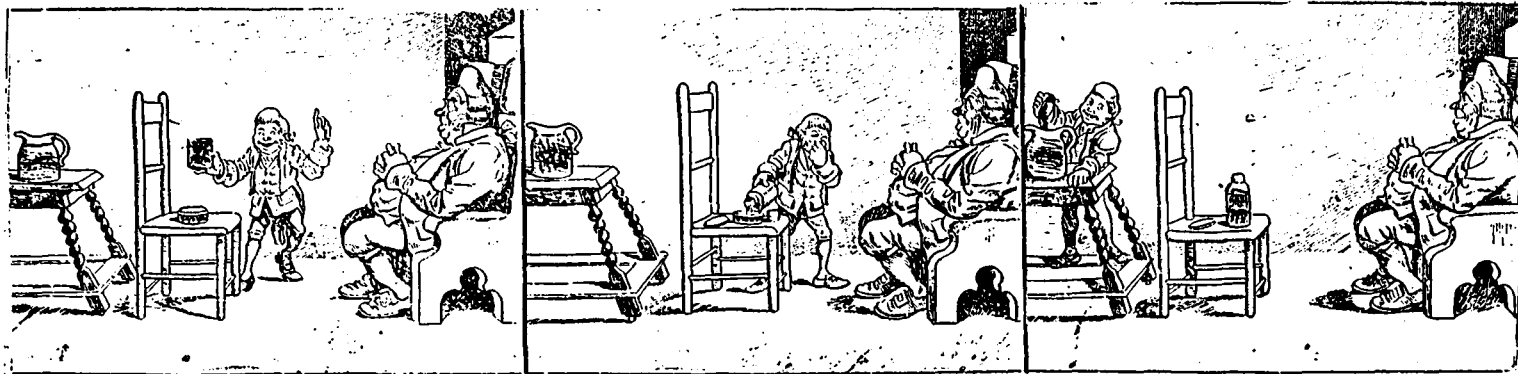
L'ART VS. LA NATURE



Pensionnaire. — Est-ce qu'il y a du feu dans la chambre ?

Maitresse de pension. — Ce n'est pas nécessaire. Nous y avons mis le magnifique tableau qui représente un coucher de soleil.

## L'INFLUENCE DU POIVRE ROUGE SUR LES MŒURS



I  
—Ah ! se dit Tommy, je vais faire une petite surprise à grand papa...

II  
—J'ai ici de l'excellent poivre rouge : j'en remplis sa tabatière.

III  
...Quand au tabac, sa place est tout indiquée dans le pot à l'eau.



IV  
Grand papa. — Ce cher Richelieu ! Comment va ?

V  
—Je viens de recevoir un certain petit tabac en poudre qui n'est...

VI  
Richelieu. — Dieu de Dieu ! Mais c'est du vitriol !...



VII  
Je brûle, j'étouffe : de l'eau !

VIII  
—Pouah !  
Le grand papa. — Comment, polisson, vous osez... !

IX  
Le triomphe de Tommy.

## LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

I

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES.

Voici une anecdote qui prouvera que les médecins n'ont pas autant de droit qu'ils croient de reprocher aux avocats de se contredire, de soutenir le pour et le contre sur la même question.

Madame Souventmalade, du Canton de Brisculotte, s'en vient consulter un des princes de la science, un illustre parmi les illustres, le docteur Fortenremède, le médecin le plus populaire de la province.

Le diagnostic terminé, l'affection reconnue, l'éminent docteur interroge la cliente :

—Vous avez déjà suivi un traitement ?

—Oui, docteur, je me suis conformée à l'ordonnance que...

—Et que disait elle, cette ordonnance ?

—Des tisanes de graines de lin, un régime adoucissant...

—Assez, assez ! Quel est le fichu-nigaud qui vous a prescrit ces ordures-là ?

—Mais docteur... je ne me rappelle pas...

—Vous ne voulez pas me dire son nom... Bien, bien ! Ah ! vous étiez dans de drôles de mains... il ne vous en fallait pas plus pour vous tuer... C'est tout le contraire qu'il vous faut ; du quinquina, de l'iode, de la viande crue... Je m'en vais vous écrire cela.

L'ordonnance griffonnée, la femme se retira après avoir discrètement déposé une piastre sur la table.

Le lendemain, le docteur recevait le billet suivant :

Cher docteur,

"J'ai vraiment cherché depuis hier dans ma mémoire le nom du fichu-nigaud. Impossible aussi de déchiffrer sa signature sur son ordonnance que j'ai eu la chance de retrouver et que je me fais un devoir de vous envoyer sous ce pli. Dans l'espérance que vous serez plus heureux que moi.

"J'ai l'honneur d'être, etc.,

"MME SOUVENTMALADE."

Les ordonnances, celle du fichu-nigaud et du docteur Fortenremède—vous l'avez deviné, n'est-ce pas ?—émanaient de la même main.

\*\*

Il y a quelques temps, on a amené à M. le docteur C... l'un des principaux médecins de cette ville, un pauvre diable qu'on avait trouvé le matin, assis sous un arbre, dans un endroit appelé Bouacha. Cet individu paraissait souffrir beaucoup.

On lui avait demandé son nom et ce qu'il avait, et il répondit qu'il avait avalé la clef du Paradis.

On avait bien vu qu'on avait affaire à un drôle, et on l'avait rentré chez le médecin.

—Voyons, lui dit celui-ci, expliquez moi bien votre cas.

—C'est bien simple, répondit le patient. Les hommes sont si méchants, et m'ont fait tant de mal, que je cherchais depuis longtemps comment les empêcher d'aller au ciel. J'ai découvert le moyen : c'était de voler à St-Pierre la clef du Paradis. Je l'ai trouvée, et je l'ai avalée.

—Et où était-elle cette clef ?

—Ça répondit l'autre, d'un ton méchant, c'est mon affaire, et ça ne regarde personne !

On n'a pas pu en tirer autre chose. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il dit qu'il a avalé une clef, et qu'on va le sonder pour voir si on peut la retrouver.

\*\*

Je me rappelle toujours les boutades de mon ami P... lorsque nous étions au collège.

Un jour, le professeur étant monté à la tribune dit :

—Nous allons, messieurs, examiner ensemble le premier livre des Georgiques. D'abord, qu'il règne ici un silence tel qu'on entende voler une mouche.

Silence profond parmi les élèves.

Tout-à-coup, P... se lève et s'adressant au professeur :

—Eh ! m'sieu ! lâchez-là donc vot'mouche, pour voir si on va l'entendre voler ?

—!!!

\*\*



Les études excessives, affaiblirent le cerveau de Djaube Hello, à tel point qu'il imagina que son corps était de beurre. Il appréhendait toujours de s'approcher trop près du feu, par la crainte qu'il avait de s'y voir fondre.

\*\*

On montrait l'été dernier à un chef sauvage, à Ka... une épreuve photographique sur verre, lui disant que le soleil l'avait ainsi faite.

—Je comprends, répondit-il, le soleil ne peut regarder la terre sans colère, c'est pourquoi il est devenu tout noir.

\*\*

Un niais disait l'autre jour à une jeune femme d'esprit :

—On vous donnerait bien cinquante ans.

—Monsieur, lui répondit-elle, vous pouvez me les offrir si vous voulez, mais je vous dirai que je suis trop fière pour les accepter.

AGUE ERAITE.

Levis, Janvier 1891.

II

LES DERNIERS VŒUX D'UN "HORLOGER"

Mon fils,

L'heure de ma mort vas sonner au cadran de l'éternité : mon existence ne tient plus qu'à la pointe d'une aiguille : mais avant d'être horizontalement dans la boîte de la mort, écoute attentivement ô mon fils, le timbre fêlé de ma voix qui s'éteint ; car cette dernière minute est sacré, il ne faut pas perdre une seconde. Que l'homme soit le ressort de ta vie et la prudence le régulateur de tes actions. Si tes mouvements sont glés : si l'amour du prochain est la clef de ta conduite, pour toi les heures s'écouleront dans une large sphère de bonheur et de délices.

Ne rhabille jamais la fraude avec l'émail trompeur ; le vol est un grain de poussière qui arrête les rouages d'une conscience pure et tranquille ; souvent même il fait des trous qui ne sont pas en rubis.

Si tu suis mes conseils, tu n'auras pas besoin quand la chaîne de tes jours baissera, de remonter le cours de ta vie ou de chercher des échappements, et tu pourras sans balancier te mettre d'accord avec le grand horloger de l'univers, car tu auras les mais nettes et polies et nullement gravées et guillachées par le frottement des mauvaises actions.

Adieu mon fils, je casse mon verre de montre et ne peut plus le remplacer.

(Signé) ALFRED BOUILLON.

Espérons que ce brave homme au cœur d'or loge dans le ciel, il avait bien réglé tout de même son dernier battement, ce qui est d'un grand poids.

\*\*

Si je parle Echo de toi, serai-je oui ? (Oui)  
Comment m'a-t-on trouvé dans l'empire de Solon ? (Long)  
Comment donc voulait-on que je fusse dans mes dis-  
[cours] (Court)  
Le "Siècle" a pourtant dit que je fus éloquent (Quant)  
Que dit-on de l'argent que l'on me fait toucher ? (Cher)  
Penses-tu que je sois rebouté du vulgaire ? (Gros)  
Renâtrai-je de l'urne ainsi que le phénix ? (Né)

Charité bien ordonnée commence, etc...



Madame Ancoartendry, (de sa jeunesse). Ces pauvres malheureuses qui se font mouiller jusqu'aux os ! Je les ferais bien entrer : mais elles vont gâter mon tapis.

LES BONS COTÉS DU MORMONISME



Mollisson. — Ce n'est pas généreux ! Vous me surprenez dans un mauvais moment.

Le papa. — Ne parlons pas de cela. Mais pourquoi n'en demandez-vous qu'une, quand j'en ai sept pareilles ? Vous savez que je leur paie à toutes leur passage jusqu'à Salt Lake City.

III

ZIGZAGS

Un mendiant espagnol. — Señor, mon bon señor, la charité, s'il vous plaît ! Un maravédís me sauve la vie.

Le voyageur. — Comment, la charité ? Grand et fort comme vous l'êtes, vous n'avez pas honte de demander l'aumône, au lieu d'aller travailler !

Le mendiant espagnol (dignement). — Señor, je vous demande la charité et non pas des conseils.

\*\*

Dans une boutique de barbier :

Le client. — Mais qu'à donc votre chien à me regarder comme ça, pendant que vous me rasez ?

Le barbier. — Ah ! j'vas vous dire, monsieur.

Il arrive quelquefois qu'on est distrait, paf ! un faux mouvement et l'on coupe un p'tit morceau d'nez ou d'oreille au client ; ça arrive tous les jours ces choses-là. Le chien l'sais bien, lui, il ramasse le morceau ; c'est tous ses p'tits profits à c'te pauvre bête.

Tête du client, qui s'essuie vivement et s'enfuit sans attendre la fin de la séance.

CALCHAS.

RENOUVELÉ DE GYGÉS

Lui. — Figurez-vous, mes chers amis, que, me trouvant l'été dernier au lac Léman, avec une jeune fille qui m'était fiancée, nous fîmes une promenade sur le lac, par une soirée magnifique. La malchance qui nous poursuit toujours, me fait engager pour je ne sais quel futile prétexte, une discussion insignifiante avec Mlle X... La discussion devient querelle, des aigreurs sont échangées, bref, rupture et Mlle X... justement offensée de ma sottise, me jure qu'elle n'associera jamais son existence à un homme aussi coléreux ; puis, elle tire de son doigt une bague que je lui avais donnée et la précipite dans le lac. Le lendemain, je revenais à Paris navré de ma bêtise.

Ceci, c'est le prologue, mais écoutez l'histoire :

Il y a 45 jours, je me trouvais pour quelques affaires, à Genève Hôtel de S... (le nom n'y fait rien, n'est-ce pas). Je soupais à la table d'hôte, quand on sert un superbe poisson du Léman : vous savez, une de ces lottes succulentes qui font qu'on s'en souvient toujours quand on y a goûté.

Le poisson était devant moi, je saisi la truelle et l'ouvre... Devinez ce que j'y trouve !...

Chœur des amis. — Tu as enfin fini de nous faire poser. Parbleu ! la bonne plaisanterie, elle est assez réelle pour qu'on devine. Gygés renouvelé, quoi ? Tu y trouves ton anneau !

Lui. — Vous n'y êtes pas du tout, j'y trouve !... On avait oublié de le vider !

L. PERRON.

C'est surtout quand un négociant est relâché dans sa vie privée qu'il est serré en affaires.

ELLE !

Si jamais le destin d'Elle me séparait,  
Plus ne battrait mon cœur, je n'y saurais survivre,  
Toute fleur du printemps pour moi se flétrirait,  
Dans ce désert pourrais-je vivre !  
Les chanteurs de nos bois suspendraient leurs chansons,  
Le paisible ruisseau cesserait son murmure,  
Pour moi n'existerait ni rose ni pinson,  
Tout s'éteindrait dans la nature !

Si, coquette et sans foi, de ses nombreux serments,  
S'il arrivait un jour qu'elle fut oublieuse,  
Si devant ma douleur, si devant mes tourments  
Je la voyais fraîche et riieuse,  
La raison s'enfuirait de mon être brisé,  
Ne gardant souvenir alors que d'un parjure,  
Pour moi, si mon amour était si méprisé,  
Tout s'éteindrait dans la nature !

Mon Dieu ! s'il me fallait pourtant ne plus la voir,  
Sur cette terre, hélas ! hier encore si belle,  
Cheminer tristement, sans repos, sans espoir,  
Toujours errant, toujours sans Elle !  
L'absence en un seul jour, un siècle fait souffrir,  
La vie est sans soleil, sans parfum, sans verdure,  
Loin d'Elle, autour de moi tout semblerait mourir,  
Tout s'éteindrait dans la nature !

NOTES D'ALBUM

—Les grandes douleurs nous préservent des petites.

\*\*

—Le silence des femmes, indépendamment de ce qu'il leur est plus habituel, signifie beaucoup moins que celui des hommes.

\*\*

Quelque ressentiment que vous inspire un ennemi, remettez à ses propres passions le soin de votre vengeance.

\*\*

La vérité peut se voiler, mais non se travestir.

\*\*

Ce n'est pas l'homme qui parle qui intéresse la galerie et fait rêver une femme : c'est celui dont on parle.

\*\*

Soyez jeune, riche, beau, bien portant, aimé ! Si vous souffrez d'un cors au pied, tout le reste n'existe pas.

\*\*

Ce que les femmes veulent surtout, c'est d'être préférées.

\*\*

Il en est des mauvaises intentions comme des écus : pour les prêter aux autres il faut les avoir.

\*\*

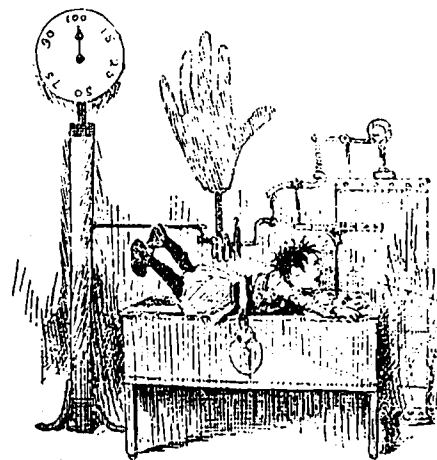
Ne faites rien dans la colère. Mettriez-vous à à la voile pendant la tempête ?

A ONZE HEURES ET DEMIE

Lui. — Allons bon ! où mon chapeau peut-il être allé ?

Elle (qui a accepté une bague hier, de l'autre). — A la maison peut-être ; j'ai entendu renner quand onze heures ont sonné.

LES PERFECTIONNEMENT DE L'INDUSTRIE



C'est toujours dur pour un père de corriger son enfant. Mais voici une petite machine bienfaitrice qui dispense de tout scrupule.

Jane Kersaint était une superbe fille de dix-huit ans, point jolie, mais gentille à croquer, avec sa tournure de Parisienne coquette et son minois chiffonné, où des lèvres provocantes riaient toujours en montrant toute une rangée de petites dents blanches, bien capables, ma foi, de tourner la tête à plus d'un. Ajoutez une fort belle dot à ces agréments physiques, et vous aurez une idée du cortège d'adorateurs entourant mademoiselle Jane, lorsqu'elle faisait son apparition dans les salons, en compagnie de sa mère, une veuve d'une quarantaine d'années, charmante encore, et femme d'esprit.

Parmi tous les aspirants, un des plus amoureux, sinon des plus empressés à faire sa cour, était bien, sans contredit, le jeune vicomte Charles-Emile de Beaurepaire, un beau garçon, aimable, bien élevée et possédant une fortune colossale.

Amoureux fou, on le voyait partout où se trouvait Jane, suivant la jeune fille d'un long regard, dans ses moindres mouvements ; son cœur tout entier passait dans ses yeux, et, cependant, ses lèvres demeuraient closes, cadencées par une sotte timidité.

Il restait là, dans quelque coin de salon, regardant passer l'adorée que la valse emportait, à demi abandonnée aux bras d'un cavalier dont elle écoutait, avec un sourire distrait, les madrigaux plus ou moins fades et plats. Elle parle, elle répond, tenez, elle secoue sa jolie tête d'un air mutin, et le vicomte se mord les lèvres de dépit, lui qui l'adore avec toute la fougue d'un jeune amour et qui n'ose le lui dire.

Ah ! c'est vraiment trop bête. Depuis six mois, il fréquente la maison de la mère, ne manquant pas un de ses lundis. Très bien, la mère, il a fait sa conquête, il n'est pas timide avec elle, ah mais ! du tout. Avec la fille, c'est différent. A peine lui a-t-il dit : — Mademoiselle, je suis heureux de vous présenter, etc., etc., la phrase banale et obligatoire, pa-ta trac, tout le bel échafaudage de phrases qu'il avait préparé s'écroule, et le voilà Saint-Jean comme devant, obligé de se retirer avec un cérémonieux salut.

Un jour, cependant, il se dit qu'après tout, il était bien, de sa personne, fort riche, ce qui, de nos jours, est un bon appoint, capable de rendre une femme heureuse, partant point à dédaigner. Il résolut donc de frapper un grand coup, et d'ouvrir son cœur à la mère de son idole.

Madame Kersaint l'accueillit bien ; un vicomte et un homme riche, cela ne se trouve pas tous les jours. Le jeune homme fut promu au grade d'aspirant et invité à faire sa cour.

Hélas ! il n'eut pas le temps d'employer grande séduction. Jane, avertie par sa mère, éclata d'un joli rire perlé en s'écriant :

— Moi, la femme du vicomte ; mais il n'osera jamais m'avouer son amour.

— Il a cependant demandé la main, répartit madame Kersaint, c'est un bon parti, il est fort riche.

— Tu peux même ajouter qu'il est bien de sa personne, dit Jane, qui hésita une seconde pour s'écrier bientôt : non, décidément, il trop timide, et, pour un homme, la timidité frise la bêtise.

Le refus était sans appel. Jane ayant été habituée, dès son bas âge, à voir accueillis tous les caprices qui passaient dans sa tête de linotte.

Madame Kersaint fut donc obligée de dire au vicomte que sa fille se trouvait encore trop jeune pour enchaîner sa liberté par un mariage, les chaînes fussent-elles de fleurs ; elle engagea néanmoins le jeune homme à continuer ses aimables visites, assurant que Jane ne manquerait point de le remarquer lorsqu'elle se déciderait à devenir fiancée.



*Je vous demande si on est obligé d'aimer le whist lorsqu'on aime aussi la fille de la maison.*

La mère, en femme pratique, croyait prudent de garder l'amoureux sous la main. Jane réfléchirait peut-être, et, alors, l'époux serait tout prêt, trop heureux d'une telle faveur.

La chose s'ébruita, et, bientôt, on se chuchota, entre deux valses, que le riche Charles-Emile de Beaurepaire venait de se voir repousser par mademoiselle Jane Kersaint.

— Pourquoi ?

Les femmes étouffaient de petits rires derrière leurs éventails, et répondaient en se trémoussant :

— Il est trop timide, pour un homme, c'est bête.

Le propos vint aux oreilles du vicomte. Il en fut vexé.

Eh quoi, sa sotte timidité lui valait cette humiliation ! C'était par trop bête ! Aussi se jurait-il de la surmonter et de forcer mademoiselle Jane, non à lui donner sa main, mais à demander la sienne.

II

M. de Beaurepaire continua donc de fréquenter assidument le salon de madame Kersaint, sans jamais marquer, à l'endroit de sa fille, le moindre dépit. Madame Kersaint le trouvait de plus en plus charmant, elle le traitait en ami, l'invitant même à ses petits jours, les jours des intimes ; volontiers, elle lui demandait conseil ; pour un peu, elle l'aurait prié de faire ses commissions. Il était si bon garçon et, avec cela, si timide !

Le jeune homme acceptait tout, attendant sa revanche ; le hasard le servit bien, car un beau jour, pendant que madame Kersaint lui disait en minaudant :

— Je suis désolée, vicomte, M. un tel vient de mourir : c'était le maître-musique de ma fille, et je ne sais vraiment comment le remplacer. Je voudrais un homme sérieux, pas trop jeune, pas trop beau, enfin, vous comprenez...

— La chose tombe au mieux, répondit le vicomte en plissant ses lèvres dans un fin sourire ; je connais un artiste distingué, de trente-huit à quarante ans, honorable s'il en fut, et avec lequel vous n'aurez rien à craindre.

— Ce cher vicomte, il va vraiment me tirer d'un grand embarras ; mais je vous suis bien reconnaissante. Quand m'enverrez-vous ce nouveau professeur ?

— Demain, si vous voulez.

— Entendu. C'est Jane qui va être heureuse, elle adore la musique, cette enfant, elle a beaucoup de talent, vous savez, et voilà deux grands mois qu'elle ne travaillait pas.

M. de Beaurepaire se leva, salua :

— Trop heureux, madame, de vous être agréable.

Et il sortit.

III

Le lendemain, le professeur annoncé se présente à madame Kersaint, avec une carte du vicomte Charles-Emile le recommandant chaleureusement.

Il était, par ma foi, fort bien, le nouveau maître de musique : grand, distingué, d'allure et de manières, avec des traits fins et jeunes, en dépit d'une épaisse barbe qui s'argentait légèrement.

Jane fut appelée, présentée au professeur, et la leçon commença. Elle n'eut rien de bien intéressant, cette première leçon. Le maître se borna à faire jouer son élève un peu par-ci, par-là, pour se rendre compte de sa force et de son jeu, et il se retira, lui laissant quelques sonates à travailler.

Le lendemain, il arriva, ponctuel, à la même heure que la veille. Jane se mit au piano et exécuta fort gentiment les divers morceaux qui lui avaient été désignés. La jeune fille se tourna alors vers le professeur avec une pointe de fierté dans les yeux ; visiblement, elle attendait un compliment. Mais le maître, très grave :

— Ce n'est pas mal, vous avez du goût ; mais ce n'est pas encore ça.

Et comme Jane le regardait, étonnée, elle qui était habituée à recevoir les louanges de son ancien maître :

— Non, ce n'est pas ça ; tenez, je m'en vais vous donner le ton.

Prenant la place de la jeune fille, le maître se mit à exécuter la sonate, une rêverie de Beethoven. Ses doigts couraient sur les touches, les animant, leur donnant la vie, vous empoignant le cœur, pour le faire vibrer à l'unisson des cordes ; il y avait comme des larmes dans cette mélodie triste et languoureuse, et l'on sentait que le maître avait dû l'écrire à une de ces heures de désespérance, comme il en soume si souvent dans la vie d'un homme de génie.

Le professeur avait fini, que Jane et sa mère l'écoutaient encore.

— Ah ! monsieur, s'écria enfin la jeune fille, comme c'est beau ! mais jamais je ne pourrai comme vous...

— Pourquoi non ! Vous aimez la musique, et la volonté surmonte bien des obstacles.

Les leçons continuèrent, chaque jour, plus intéressantes. Jane se surpassait, apportant toute l'ardeur dont elle était capable. Le maître savait louer son zèle et le maintenir sans cesse sur la brèche par quelque difficulté. Un jour, c'était une romance en vogue, bien dans sa voix, puis

UNE IDYLLE DÉFAUX



Cuisinière poétique. Reprenez ce cœur que vous m'avez donné.  
Boucher positif. Je ne puis pas, mademoiselle ; vous l'avez laissé pourrir.

UN MENSONGE BIEN RETRACÉ



(Chair de lion.)

M. Cris-Cross. Je l'assure, (hic) ma bobonne, que je viens du bureau... euh (hic)... en ligne droite.

Madame Cris-Cross. C'est malheureux pour toi. Tiens ! Regarde donc en arrière de toi pour voir si tes pistes sur la neige sont bien droites.

une partition nouvelle, choisie entre toutes avec un goût exquis.

Il lui apportait de la musique superbe, présents de ses amis, et mettait ainsi les plus riches albums à sa disposition.

— Quel homme charmant, disait parfois Jane à sa mère.

Et madame Kersaint était, en tout point, de Pavis de sa fille ; il était parfait, ce maître de musique, parlant littérature à l'occasion, connaissant le livre à succès, la pièce à sensation, trouvant, sur tout, le mot juste et correct.

— Si le vicomte de Beaurepaire lui avait rassemblé, je lui aurais donné ma main avec plaisir, dit un jour Jane étourdiment.

Madame Kersaint fronça le sourcil : décidément, ce maître de musique était trop bien, elle en ferait des reproches au vicomte. En attendant, en bonne mère, elle se promit de surveiller mademoiselle sa fille.

IV

Quelques mois se passèrent, les leçons continuaient, l'élève progressait, se montrant, toutes-fois, moins enchantée ; elle était nerveuse avec son professeur et triste avec sa mère, elle riait et pleurait souvent sans cause, elle ne mangeait pas et ses joues se creusaient en pâlisant.

Madame Kersaint interrogea sa fille, tremblante d'avoir découvert la vérité.

Jane éclata en un long sanglot.

— Maman, avoua-t-elle en cachant sa tête sur l'épaule de sa mère, j'aime mon maître de musique et ne me marierai jamais qu'avec lui.

Vainement, la mère objecta l'âge, la position, les qu'en dira-t-on de leur société. Jane répondit à tout par ces seuls mots :

— Que veux-tu ? je l'aime, et je mourrai si tu ne me le donnes pas.

La mère faiblit ; elle adorait sa fille. Elle eut une dernière révolte :

— Je ne puis pourtant pas le demander moi-même !

— Pourquoi non, maman chérie ? c'est pour mon bonheur. Tu trouveras moyen d'arranger cela, dis ?

Et l'enjôleuse avait enlacé ses deux bras autour du cou de sa mère.

— Tiens, on soume ! c'est lui... Je me sauve... Courage ! c'est pour ta Jane que tu aimes tant.

V

C'était lui, en effet. Il entra dans le salon en même temps que la jeune fille disparaissait par une porte dérobée, communiquant avec sa chambre à coucher.

— Ma fille ne prendra pas de leçon aujourd'hui, monsieur, dit madame Kersaint fort gênée.

— Mademoiselle est malade ?

— Non, mais... c'est-à-dire qu'elle est indisposée, ou plutôt...

Et la pauvre mère, ne sachant comment arriver à la chose, s'embarassait de plus en plus.

A la fin, elle prit son parti, et, gravement :

— Monsieur, j'ai droit au but : ma fille a remarqué vos nombreuses qualités, elle vous aime, et... et...

Le maître l'interrompit par un bel éclat de rire :

— Bravo ! voilà ce que je voulais m'entendre dire. Elle ne me trouve donc plus si timide, partant si bête ?

Et le vicomte Charles-Emile de Beaurepaire, car c'était lui, arracha sa barbe postiche, tendant la main à madame Kersaint stupéfaite :

— Ne craignez rien, je suis trop galant homme pour vouloir profiter de cette surprise ; veuillez tout dire à mademoiselle votre fille, et si elle veut bien comprendre tout l'amour qu'il m'a fallu pour jouer cette comédie et surmonter ma timidité, je serai encore trop payé.

— Merci, vicomte, vous m'avez donné une leçon, s'écria tout à coup Jane, qui, restée derrière la porte, avait tout entendu ; je suis une petite sotte de ne pas vous avoir compris plus tôt. Ce qui prouve que le dehors n'est rien à côté du fond. Enfin, je ne le regrette pas, j'ai eu, pendant quelques mois, un bien bon maître de musique.

UNE SUGGESTION

Conférencier (amateur).—Je me propose de distribuer les billets pour ma conférence à tous mes amis.

Un ami.—Crois-tu que ce ne serait pas mieux de les distribuer à tes ennemis.

REMEDE INDIGENE

Docteur.—Votre cas n'est pas grave, mais vous avez besoin de changer de climat.

Client, (qui trouve que le temps est déjà assez variable).—Comment, docteur ! est-ce que vous trouvez que nous n'avons pas assez de variations comme ça ?

LES AVANTAGES DU BON MARCHÉ



Elle. Tu vois ce *waterproof*, je l'ai eu pour la moitié du prix.  
Lui. Endommagé par le feu, je suppose ?  
Elle. Non, par l'eau.

## LE DERNIER PARI DE VAN PROUGH

(Suite et fin.)

En quittant la Maison Commune, notre ami se mit en quête de ses deux partners, qu'il retrouva à la *taverne des Ermites*. Il leur raconta tout, l'opposition acharnée du bourgmestre, ses instances auprès de lui, et enfin l'autorisation arrachée à force d'éloquence. Car il l'avait convaincu, cet homme.

—Oui, mes amis, convaincu, leur dit-il. Je l'ai amené à moi, à tel point qu'il a promis de m'envoyer ce soir, pour maintenir le bon ordre, un piquet de sergents de ville...

Les deux Hollandais échangeaient un regard significatif.

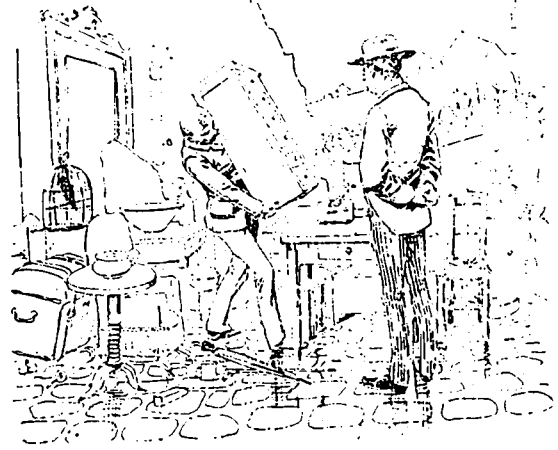
—Des sergents de ville? s'écrièrent-ils d'un air inquiet.

Van Prough leur demanda :

—Cela vous contrarie?

—Du tout, du tout, au contraire.

—Maintenant, reprit Van Prough : je reconnais que vous avez fait un pari très difficile, et certes, ce n'est pas à moi, votre adversaire, à vous le faciliter. Pourtant, je veux être



bon prince, voici mes clés; je ne veux pas que vous fracturiez mes serrures...

—Oh! nous aurions agi avec une extrême discrétion, répondit Van den Garten, en prenant le trousseau de clés que lui tendait Van Prough. Mais enfin, puisque vous voulez bien nous faciliter notre tâche, nous n'aurons que plus vite fait. D'autant plus, ajouta le Hollandais, que cela n'a aucune importance.

—Alors, mes amis, c'est entendu, à ce soir, huit heures.

—A ce soir, et soyez sûr que ce n'est pas nous qui vous ferons attendre.

## IV

Le soir même, dès six heures, une foule compacte encombra la rue Royale, aux environs de l'habitation du célèbre Van Prough. Tout le monde avait appris la nouvelle du pari et la badauderie bruxelloise voulait savoir qui le gagnerait. Les curieux s'étaient massés devant la porte cochère, dans un entassement de gens écrasés. Certains d'entre eux avaient même apporté leur dîner dans un panier, pour rester à leur poste jusqu'à la fin du déménagement. Les sergents de ville durent dégager les abords de la maison et faire de la place, afin de faciliter la sortie des gros meubles.

Au milieu du cercle, dans l'emplacement resté libre, Van Prough, entouré de quelques amis, circulait, les mains derrière le dos, balançant sa canne, avec un petit haussement d'épaules, tout plein de pitié pour ses malheureux partners, qui ne pouvaient manquer de perdre leur gageure. Car, en somme, leur pari était impossible à gagner, se disait Van Prough, et quand, pour l'amener à revenir sur la parole donnée, on lui représentait que les deux Hollandais avaient parié inconsidérément, à la légère, il répondait :

—Que voulez-vous que j'y fasse? Ce n'est pas moi qui suis allé chercher ces Messieurs. Ils ont voulu parier. Ils ont insisté. Je laisse courir les choses.

Tout à coup, une rumeur de curiosité courut dans l'assistance. Les gens cherchèrent à se rapprocher encore, poussés les uns par les autres, comme les vagues d'une mer agitée. Van den Garten et son ami Pankouk venaient d'arriver. Ils serrèrent cordialement la main de Van Prough qui les accueillit le plus aimablement du monde.

—Eh bien, Messieurs, si vous voulez commencer? leur dit-il, après un échange de paroles courtoises, vous voyez... Nous vous attendions...

—Eh bien! à l'œuvre! dirent les deux amis, en se consultant d'un air énigmatique et mystérieux.

Ils montèrent.

Seul, Van Prough attendit, avec un rire plein d'assurance sur le résultat de l'entreprise.

Et comme un ami venait à lui.

—Regardez bien le coup de théâtre! lui dit-il. A la première alerte ma femme ou ma bonne ouvrira la fenêtre et poussera des cris de paon...

L'impatience le gagna bientôt. Un moment s'était à peine écoulé que ne voyant personne descendre, Van Prough s'écria :

—Eh bien, que font-ils donc? Est-ce qu'ils se seraient endormis?

Brusquement une rumeur le retourner.

—Qu'y a-t-il? dit Van Prough.

C'était le buffet de cuisine que Pankouk descendait avec un cahotement de ferrailles et un bruit d'ustensiles ballottés.

En l'apercevant, notre homme resta stupéfait. Il ne parvenait pas à comprendre comment on avait pu, sans donner l'éveil, enlever ce meuble de l'appartement.

—Ah! ça, où est donc la cuisinière? pensait-il avec dépit. Si elle est sortie, elle aura demain de mes nouvelles...

Mais autour de lui, les gens commençaient à rire narquoisement, déjà gagnés à la cause des Hollandais. Van Prough les laissait faire. Qu'était-ce, selon lui, qu'un buffet de cuisine, au milieu d'un mobilier aussi considérable que le sien? Ce qu'il attendait avec curiosité, c'étaient les grosses pièces, les lits, les bibliothèques, les horloges, et ces mille bibelots, ces objets d'amateur qui tapissaient les murs de son cabinet. Ah! par exemple, si les deux Hollandais parvenaient à descendre cela sans éveiller l'attention de la maîtresse de maison, ils seraient forts.

Car pour être chez elle, Mme Van Prough y étaient sûrement, Van Prough l'ayant vue, ainsi que la cuisinière avant de descendre.

Après le buffet de cuisine, on vit arriver les sièges, des fauteuils à donner à rempailler, des caisses, des malles, des objets sans valeur, tout ce fouillis de choses, qui sortent on ne sait d'où et qui font d'ordinaire le désespoir des déménageurs. Mais Pankouk, lui, ne disait rien. Seulement, à l'arrivée de chaque meuble, un murmure d'hilarité courait dans la foule. Les badauds devenaient anxieux. Van Prough essayait toujours de faire bonne contenance, quoique, intérieurement, il se dépitait et se morfondit; et puis, sa vanité souffrait à la vue de mobilier piteux qu'on étalait sur la place, devant des étrangers.

—Oh! là là, quelles chaises trouées! s'écriait-on en étouffant un rire malicieux.

—Sapristi! c'est vrai, pensait Van Prough, j'aurais bien pu les faire rempailler!

Tout à coup, une grosse pièce arriva: c'était un lit qui avait été démonté pièce par pièce. Tout le monde se regarda. Van Prough lui-même croyait rêver.

—Comment! on a démonté un lit, sans que personne ne s'en doute? Ah! ça, ma femme s'est donc endormie?

Et cette pensée qui lui fit passer dans le dos un frisson de crainte, le rassura tout aussitôt.

—Elle a dû s'endormir sur un meuble, se dit-il. En voilà toujours un qu'ils n'auront pas!

Le déménagement continuait. Chose bizarre et qui commençait à intriquer fort Van Prough: Pankouk faisait seul les voyages.

—C'est qu'alors, se dit-il, M. Van den Garten doit démonter les pièces.

Quoi qu'il en soit, il tremblait déjà, secoué par une sorte de peur nerveuse. Allait-il perdre son pari? Mais non. Ce n'était pas possible. Et cependant les meubles arrivaient les uns après les autres. C'était à présent la salle à manger. A chaque nouvelle pièce, il sentait s'élever une espérance. En allant et venant devant la pile des meubles déjà descendus, il répétait :

—Mais que fait donc ma femme? Mais où est donc la cuisinière?

Après la table, il ne vit plus rien descendre. Il s'épongea le front avec une sorte de satisfaction et se frotta les mains.

Il respirait enfin.

—Ah! Ah! cette fois, vous êtes pris, mes amis, se dit-il. Et les deux autres lits? et les bahuts et les armoires? et les consoles? Ah! ils croyaient que c'était facile de soutenir un pari avec moi!

L'attente se prolongeait. Dans la foule, on trépidait.

—Eh bien, est-ce qu'ils y renoncent? lui demandèrent quelques amis.

—Donnez-leur le temps de respirer! répondit Van Prough avec ironie.

—Si vous alliez un peu voir?

Van Prough reçut ce conseil comme une injure, d'un air dédaigneux. Il se plissa les lèvres, et dit en regardant à peine celui qui venait de lui adresser la parole :

—Allez voir?... pourquoi faire?

—Enfin... on ne sait pas... pour aller voir ce qui se passe là haut entre votre femme, votre cuisinière et ces deux individus?... Vous savez que les Hollandais sont entreprenants.

A cet idée, Van Prough se redressa



vivement :

—Vous dites?

—Je dis qu'ils sont entreprenants.

—Oh! fit Van Prough... je suis sûr de ma femme. Quant à ma cuisinière...

Un haussement d'épaules acheva sa pensée.

—C'est égal, dit un autre, vous devriez aller voir...

—Bah! répliqua Van Prough qui reprit tout aussitôt son assurance,

quand je parie, je suis bon prince. Ces messieurs ne m'ont pas limité le temps ; ni moi non plus. S'il faut attendre une heure, j'attendrai une heure. Avant tout, je suis consciencieux en affaires...

Et se tournant fièrement vers la foule, il ajouta d'un ton solennel :

—Vous pensez bien qu'on n'en conte pas ainsi à Van Prouth, au célèbre Van Prouth.

Il fit en même temps un mouvement qui semblait dire :

—A quoi servirait alors d'avoir acquis une renommée au prix de tant d'efforts, de tant de luttés, pour se laisser surpasser par le premier venu ?

Les Hollandais ne reparaissaient plus.

Van Prouth s'avança sous le porche, jeta un coup d'œil dans le couloir. Il n'aperçut personne. Van den Garten et Pankouk restaient silencieux et invisibles.



Un quart d'heure se passa ainsi.

Dans la maison tout était calme. On n'entendait que le rythme alangui des danses à l'hôtel voisin où se donnait un bal. Les airs de valse arrivaient par bouffées bruyantes, à mesure que s'ouvrait la porte du restaurant.

La foule commençait à murmurer.

—Ah ! mais qu'est-ce qu'ils font ? disait-on de toutes parts. Monsieur Van Prouth, allez donc voir...

—Monter ! jamais ! répondit sèchement le célèbre parieur.

Il attendit encore. Une demie sonna à l'horloge voisine. L'anxiété devenait de plus en plus énervante. C'était autour de Van Prouth une allée et venue de personnes qui l'interrogeaient du regard, l'engageant à aller voir.

—Mais non, Messieurs, répétait-il résolument, vous comprenez que je ne peux pas. Je ne leur ai pas limité le temps. En conscience, je ne veux pas !

Cependant, il mourait d'envie de savoir ce que ces deux hommes étaient devenus ? Et il aurait voulu qu'on insistât davantage, qu'on le suppliât de monter pour qu'il sût le mot de l'énigme.

—Voilà cinquante cinq minutes, montre en main, qu'ils n'ont pas reparu, fit un ami.

Van Prouth tira sa montre et reculia :

—Cinquante-sept minutes...

—Allez donc voir !

—Vous y tenez ?

—Certainement !

—Soit, dit-il, je vais monter. Mais je vous prie de remarquer que c'est vous qui l'aurez voulu... qui m'aurez forcé...

—Oui, oui... Allez donc !

Van Prouth monta. Mille suppositions s'entrecroisèrent aussitôt dans la foule. Mais à peine eut-il disparu qu'on entendit une fenêtre du premier étage s'ouvrir dans un éparpillement de verres fracassés. Au milieu de ce tracas, Van Prouth, les cheveux en désordre, les traits bouleversés.

—Au secours !... Au secours !... cria-t-il éperdu.

Et de nouveau il disparut comme un fou.

Il y eut dans la foule une épouvantable confusion. Les sergents de ville se précipitèrent dans la maison, et, arrivés au premier étage, que virent-ils ? Mme Van Prouth et sa cuisinière étendues sur le plancher, baillonnées, ligotées, et à leurs côtés l'infortuné parieur qui gesticulait, s'arrachait les cheveux de désespoir.

—Ah ! les misérables !... Ah ! les brigands !... se mit-il à crier à travers ses lamentations. Ces deux Hollandais n'étaient que des voleurs, des bandits... Ils m'ont dévalisé !...

En effet, après avoir descendu quelques meubles sans valeur pour fixer la curiosité de la foule et gagner du temps, tandis que Van den Garten mettait les deux femmes dans l'impossibilité de crier ou de se défendre, l'autre compère faisait main basse sur les objets de valeur que possédait Van Prouth, et prenait la fuite avec son compagnon par une petite porte dérobée.

Il n'y eut pas de temps de perdre. Les agents de police se hâtèrent de délivrer les deux femmes qui heureusement n'étaient pas mortes. Mais Van Prouth continuait à crier d'une voix de détresse :

—Ah ! les misérables !... Ah ! les bandits !... Et moi qui leur ai donné mes clés ! Moi qui n'osais pas monter ! Ah ! les misérables !... Je suis dévalisé ; je suis volé !...

On lui cria :

—Courez donc après... Vous les rattraperez !

—Les rattraper ? Mais je ne pourrai jamais ; ils ont une heure d'avance sur moi, l'heure pendant laquelle j'ai attendu. Ah ! les brigands !

—Essayez tout de même !

Alors, Van Prouth fit quelques pas pour sortir ; et comme il allait franchir le seuil de la porte, il se trouva face à face avec le bourgmestre, accouru à la nouvelle du désastre :

—Mon pauvre Monsieur Van Prouth !

—Ah ! Monsieur le bourgmestre, ils m'ont dévalisé ; ils ont baillonné et à moitié étranglé ma femme et ma cuisinière !... Ils m'ont tout emporté ! C'étaient des voleurs ! C'étaient des brigands !...

—Voyons, fit le bourgmestre, remettez-vous ! Où est Madame Van Prouth ?

—On l'a descendue... Ce ne sera rien ; mais je suis volé !... et moi qui vous avais supplié de me laisser parier !...

—Vous voyez bien... Quand je vous disais de vous méfier !

—Ah ! que vous aviez raison !... Car, à présent, que vais-je devenir ? Que voulez-vous que je fasse ?

Le bourgmestre essaya de le calmer ; il donna des ordres pour qu'on dispersât la foule, et fit remonter les meubles.

—Maintenant, mon cher Monsieur Van Prouth, lui dit-il, j'imagine que vous ne pariez plus !

—Oh ! certes ! plus jamais !

—Est-ce bien sûr ?

—Si c'est sûr ? Ah ! mais voyez donc... Ils m'ont tout pris... Ah !

Monsieur le bourgmestre, je vous jure sur ma tête que c'est fini à tout jamais !

—J'ai peine à croire...

—Tenez, je vous en fais le pari !

Malgré l'émotion où l'avait plongé cette désastreuse aventure, le magistrat municipal ne put s'empêcher de sourire, à ce mot de *pari*.

—Eh bien, soit, répondit-il ; celui-là, je vous le tiens...

Ce fut le dernier pari de Van Prouth, le seul vraiment utile qu'il se souvint d'avoir fait de sa vie !

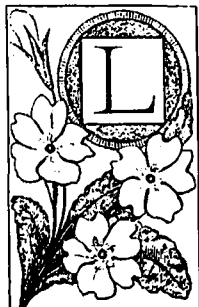
PAUL BONHOMME.



## LES NOCES DES ROIS DE NEIGE

CONTE

Par Henriette DEVIDE, de Vienne (Autriche). Traduit de l'allemand en volapük, par M. THADÉE DEVIDE, et du volapük en français, par Paul CHAMP-RIGOR.



à-bas, là-bas, bien loin de nous, est un grand et beau royaume nommé le pays de la neige ; il est si loin que le soleil n'y arrive jamais, et qu'il y ferait toujours nuit s'il n'était éclairé par la blancheur immaculée de la neige elle-même.

Ce pays est merveilleux : les arbres y ressemblent à de gigantesques sucres d'orge auxquels sont suspendues des

boules de neige et des aiguilles de glace. D'immenses plaines toutes blanches s'y étalent à perte de vue, d'imposants glaciers s'y élèvent jusqu'aux cieux, les lacs et les rivières y sont immobiles,

les maisons elles-mêmes y sont de glace, et leurs toits sont de neige au lieu de planches ; une seule fleur y prospère, c'est *Yedelweiss*, la noble fleur des glaciers.

Il y a plusieurs milliers d'années, sept rois, tous de neige, régnaient sur ce pays : ils étaient frères, et ils avaient résolu de gouverner, chacun, leur tour, pendant une année, afin d'éviter la discorde et la désunion.

Les sept frères habitaient ensemble un merveilleux palais de glace ; ils vivaient en paix entre eux et avec tout le monde, et ils vivaient probablement encore de même si, un beau jour, le peuple ne s'était mis à murmurer.

—Qui nous gouvernerait, se demanda-t-il, si nos rois venaient à mourir ?

Et le peuple voulut obliger ses rois à prendre femme.

—C'est une honte, disait-il, de n'avoir pas une seule reine !

Vraiment, le cas était difficile à résoudre. Dans tout le pays de la Neige, il n'existait pas, à cette époque, une seule princesse, et chacun sait qu'un roi ne peut épouser qu'une princesse.

Après de longues délibérations, on résolut d'envoyer au loin, par de là les frontières, des alycons capables, avec leurs ailes puissantes, d'accomplir un long et lointain voyage ; ils devaient aller voir si, réellement, il existait d'autres contrées, car là, certainement, on trouverait des princesses.

Les ambassadeurs se préparèrent à remplir leur honorable mission, et, bientôt, déployant leurs larges ailes, ils partirent.

Ils atteignirent les frontières, au bord de la mer immense, au-dessus de laquelle ils s'élançèrent hardiment.

C'était bien vrai ! Par delà l'Océan, il existait un autre pays. Mais, chose étrange ! tout était là d'aspect divers : les arbres, les montagnes, les fleurs, et même les gens ; ce n'était plus, comme au pays de la neige, une uniformité dans le froid, aussi bien pour l'atmosphère que pour les créatures. Loin de là ! Ici, tantôt l'air était brûlant, et tantôt la gelée immobilisait toutes choses. Parfois, les hommes étaient bons, parfois, ils étaient méchants ; ils riaient, ils pleuraient ; hélas ! il leur arrivait même de devenir furieux à l'occa-

sion. Au pays de la Neige, on demeurait toujours tranquille et calme, même au milieu du combat.

Ce n'étaient pas les princesses qui manquaient ; il y en avait à profusion, et les aleyons choisirent, comme bien on pense, les plus jolies d'entre elles ; ils volèrent à alentour et formulèrent leur demande en mariage.

Mais les belles princesses se mirent à rire lorsque les messagers leur parlèrent du pays de la Neige et de ses rois ; le roi et la reine, les dames de la cour et les chevaliers, les valets eux-mêmes, tout le monde rit à gorge déployée, et les savants prouvèrent clair comme le jour que l'existence des rois de Neige était impossible. Les pauvres aleyons durent fuir pour éviter d'être emprisonnés.

Ils revinrent chez eux en toute hâte. Le peuple s'assembla bientôt pour écouter leur rapport qui causa à tous un profond étonnement ; puis, quelques-uns émiront des doutes sur la véracité du récit des ambassadeurs, et les pauvres aleyons allaient peut-être épreuves dans leur propre pays un sort pire que celui dont ils avaient été menacés à Pétranger, si un événement inattendu n'était venu changer la face des choses. Les rois de Neige avaient justement reçu la visite d'un hôte de distinction, un puissant roi des Aigles qui, traversant leur pays, avait désiré prendre un jour de repos. Il accompagna les rois à l'assemblée populaire.

Lorsqu'il fut mis au courant de ce qui se passait, l'Aigle s'écria d'une voix perçante qui fut entendue de tous :

— Les aleyons ont dit vrai ! Il existe bien réellement d'autres pays que le vôtre. Oh oui ! il y a, de par le monde, de belles et magnifiques choses, dont vous autres, froides créatures, n'avez jamais seulement rêvé ! O Soleil ! Soleil ! s'écria-t-il dans un transport subit d'enthousiasme, et ses regards plongèrent ardemment dans l'espace. O Soleil !

— Qui est ce seigneur ? demanda le plus jeune des rois de Neige.

— Ce seigneur, répondit l'Aigle, c'est le plus beau de tous, il est le roi du monde ; sa puissance est aussi terrible que sa beauté est triomphante, il est dieu. Chacun s'incline devant lui et lui rend ses hommages ; moi seul, l'Aigle royal, j'ose m'élever vers lui et contempler face à face son rayonnant visage.

— O mon hôte respecté, dit l'aîné des rois, votre récit plein d'enthousiasme m'a suggéré une idée audacieuse que je vous soumetts comme un vœu, comme une prière. Soyez notre ambassadeur auprès du divin Soleil ; qu'il vienne au milieu de nous choisir parmi les sept rois de ce pays, celui qui lui paraîtra le plus digne de son alliance. Qu'il accorde à l'heureux élu de son choix une de ses princesses, ses filles en mariage ; à celui-là appartiendra, sans partage, le trône de nos ancêtres ; nous nous soumettrons tous à son autorité, et, seul, il régnera, avec la fille du Soleil, sur le pays de la Neige !

### LA LOGIQUE DE L'INNOCENCE



(Au Théâtre-Royal.)

Bébé qui voit le ballet pour la première fois. Quand donc ça que va être le tour des autres dames dans les galeries, en haut, là-bas ?

L'Aigle promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour obtenir la réalisation des désirs du roi ; puis, ayant fait ses adieux, il étendit ses ailes et vola tout droit vers le Soleil. Le bon Phœbus sourit doucement lorsque l'Aigle lui présenta cette curieuse demande en mariage.

— J'irais bien volontiers, répondit-il avec aménité, dans cet étrange et lointain pays ; bien volontiers, je voudrais faire le bonheur de ses rois et de son peuple ; mais, tu le sais, il m'est impossible de quitter mon poste, j'ai tant à faire avec mon royaume ! Je dois pourvoir à tous les besoins de mes sujets, leur fournir la nourriture ; il me faut éclairer, réchauffer, réjouir leurs cœurs ; je ne puis m'en aller, mais—comme je plains le sort de ces pauvres rois de Neige—je consens à leur venir en aide. Je leur enverrai sept de mes filles, sept rayons de soleil, une épouse pour chacun d'eux ! Annon-

ce-leur cela, ami Aigle, et dis leur que je donnerai à mes filles une dot royale !

Les rois de Neige reçurent avec une joie sans mélange la bonne nouvelle que l'Aigle leur transmit à son retour. C'était là plus qu'ils n'avaient osé espérer. Chacun d'eux allait posséder une princesse d'origine divine et d'une beauté sans pareille. Dans trois jours, disait-on, les nobles fiancées arriveraient, et, sur l'immense plaine de neige qui s'étendait devant la ville, elles se reposeraient sous des tentes apportées par elles-mêmes. Là, elles voulaient demeurer trois jours pour se préparer avec soin aux cérémonies des noces et distribuer des présents. Et, pendant ces trois jours, personne, pas même les rois, ne devaient venir les déranger.

Jamais le temps n'avait paru si long aux pauvres rois que pendant ces trois mortelles journées. Elles s'écoulerent enfin et, dès le milieu de la nuit suivante, les sept frères quittèrent leur palais pour contempler au moins de loin leurs fiancées si ardemment désirées.

Ils eurent l'ineffable bonheur de les entrevoir montées sur des chars d'or !

Quelle magnificence ! Quels rayonnements brillèrent aux yeux des rois ! Presque aveuglés par la vue de ces beautés sans pareilles, ils durent détourner la tête ; lorsqu'ils osèrent regarder de nouveau, la glorieuse vision avait disparu, les princesses s'étaient retirées sous leurs tentes.

Les rois de Neige, émerveillés de ces splendeurs, regagnèrent leur palais dans l'attente des événements futurs.

Alors, à l'extérieur de la cité, autour des tentes des Rayons de Soleil, il se passa de mystérieuses choses : la nature, jusque-là tranquille et rigide, commença à tressaillir : un tendre zéphyr, serviteur des princesses, souffla tout d'abord doucement sur les plaines de glace ; bientôt d'autres auxiliaires, plus robustes, sortirent impétueusement des tentes et balayèrent la neige qui s'élevait en tourbillonnant ; ensuite ils animèrent les arbres qui gémirent et soupirèrent, et dont les aiguilles de

### UNE NATURE DÉLICATE



M. Coors. — A qui appartiennent ces pantoufles, chérie ?

Mlle Ollorsou. — A papa.

Coors. — Je crois qu'il faudrait les mettre sous le lit. Je suis si nerveux depuis que j'ai eu les fièvres.

glace se détachèrent avec fracas. D'autres agitèrent avec violence les eaux immobilisées sous leur carapace de frimas et chassèrent les nuages chargés de neige.

Pendant que leurs serviteurs s'occupaient ainsi au dehors, les princesses, sous leurs tentes, ne restaient pas inactives ; elles tissaient, tissaient sans discontinuer. Lorsqu'elles eurent terminé leur ouvrage, elles sortirent suivies de nombreuses servantes. Puis elles donnèrent leurs derniers ordres, songeant à tout et mettant elles-mêmes la main à la besogne pour nettoyer, décorer, embellir tout autour d'elles.

Lorsque tout fut prêt, les servantes avertirent le Pivert qui dirigeait les musiciens ; celui-ci, brandissant son bâton de chef d'orchestre, en donna un grand coup sur un autre, et ce bruit, résonnant au loin, était le signal qui voulait dire : Et maintenant que la fête commence !

Les gens du pays travaillaient de leur côté : avec les cristaux les plus magnifiques, ils avaient construit une superbe galerie au centre de laquelle étaient des trônes destinés aux rois.

Quand retentit le signal si ardemment attendu du maestro Pivert, toute la population, rois en tête, s'empressa de gagner les sièges préparés.

O merveille ! Des cris de surprise et d'admiration s'échappèrent de toutes les lèvres. La campagne tout entière apparut aux regards étonnés comme si elle avait été changée par le coup de baguette d'un enchanteur.

La nature, jusque-là calme, immobile, incolore, était maintenant mouvante et animée, resplendissante de couleurs.

Sur le sol débarrassé de son éternelle couche de frimas, s'élevait un socle de verdure décoré de mille fleurs entrelacées ; aux arbres pendaient des guirlandes de feuilles et de bourgeons ; de joyeux murmures se faisaient entendre dans les ruisseaux et les fontaines qui, s'élançant des hauteurs des montagnes en cascades magnifiques, se pulvérisaient avec fracas en nuages argentés.

L'œil ébloui ne savait plus auquel accorder le plus d'admiration : de l'azur sans tache du firmament ou des merveilles étalées au-dessous que l'on ne se lassait point de regarder.

— Mais où donc sont les princesses ?

Ne les apercevez-vous pas là-bas, assises sur un trône d'or ? Elles se dissimulent sous un voile rose qui ressemble à un épais brouillard.

Un nouveau geste du chef d'orchestre coupé court à toutes les conversations. Les invités arrivaient chargés de cadeaux précieux. Les abeilles offraient du miel, les industrieuses araignées d'impalpables tissus ; de brillants insectes formaient des monceaux d'or, et tous se pressaient

à l'envi, apportant chacun des présents de la plus grande beauté et de la plus haute valeur.

Alors, sur un signe du maître Pivert, les guêpes et les bourdons, virtuoses de grand talent, firent leur entrée et préludèrent; ils avaient à peine entamé les premiers accords que des lucioles vêtues des tissus les plus fins, arrivèrent de toutes parts et commencèrent à danser, et avec quelle grâce et quel charme! Enfin les oiseaux, chantres des bois, couverts des plus brillants plumages, vinrent se ranger devant le chef d'orchestre, et le concert commença.

Pendant que le peuple regardait et écoutait, plongé dans un étonnement toujours grandissant devant ces merveilles qui se succédaient sans relâche, les rois demeuraient distraits et impatients; leur désir de contempler enfin leurs fiancées devenait de plus en plus ardent, et leurs regards ne pouvaient se détacher de ce léger nuage rose derrière lequel ils savaient les princesses.

Lorsque les oiseaux commencèrent à chanter, les pauvres rois ressentirent quelque chose qu'ils n'avaient jamais éprouvé jusque-là; un fluide inconnu semblait circuler dans leurs veines et faire battre avec violence, au diapason des plus ardents desirs, leurs cœurs qui avaient gardé jusqu'alors la rigidité et la limpidité de la glace.

Mais d'où vient donc ce brouillard qui obscurcit leur regard?... Qu'est-ce que cette lave incandescente qui, partie du cœur, envahit peu à peu leur cerveau?

Ils ne savent... Le chant des oiseaux devient de plus en plus doux, plus passionné, plus joyeux, et... regardez!... Le voile rose qui cache les princesses s'évanouit soudain et elles apparaissent sur des sièges d'or, rayonnantes d'une merveilleuse beauté, glorieuses, incomparables, divines?

Les rois de Neige n'y tiennent plus; emportés par leur ardeur, ils se précipitent du haut de leurs trônes aux pieds des étincelantes déesses, et, éperdus d'admiration et d'amour, les pauvres soupirants fondent peu à peu et ne tardent pas à se liquéfier complètement.

— Et alors?

Alors le conte est terminé.

PAUL CHAMP-RIGOT.

D'APLOMB

Monsieur.—Le plombier est-il venu inspecter les tuyaux aujourd'hui?

Servante.—Oui, monsieur, il a dit qu'il ne voyait rien à réparer, mais que si vous le désirez il aurait vite remède à cela.

PROCÉDÉS DE TEINTURE

Boulou.—Tu sais la femme à Paul, elle se frotte les lèvres avec de l'alcool pour les faire paraître rouge.

Roulou.—Elle n'est pas de ta force; toi tu fais rougir ton nez avec le même produit, sans le frotter, encore.

C'EST TOUJOURS MEILLEUR AILLEURS

Restaurateur (à son garçon).—Est-ce que l'heure du dîner est bien finie?

Garçon.—Oui, personne ne viendra plus.

Restaurateur.—Alors, habille-toi; nous allons aller manger quelque chose de bon et de solide au Saint-Lawrence Hall.

INCORRUPTIBLE

Echevin.—Je suis bien aise de vous rencontrer; vous avez envoyé une splendide bague à ma femme pour ses étrennes; je ne veux pas de ça, nous ne devons pas accepter de présents. La bague plaît à ma femme, et comme je désire qu'elle la garde, je vais vous la payer; combien est-ce?

Entrepreneur (riant).—Cinq cents.

Echevin.—Tenez, voilà un trente sous, vous m'enverrez quatre autres bagues, pour la balance.

# Loterie Nationale de Colonisation

Fondée en Juin 1884, par M. le curé A. Labelle, sous l'autorité de l'Acte de Québec, 32 Vict., chap. 36. Au profit de l'Œuvre des Sociétés Diocésaines de Colonisation de la Province de Québec.

Classe D.

LE QUARANTE-TROISIEME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

Mercredi, le 18 Février 1891

A 2 HEURES P. M.

Valeur des Lots - - - \$55,000

Gros lot: Un Immeuble de \$5,000.

NOMENCLATURE DES LOTS

		LOTS APPROXIMATIFS	
1	Immeuble de..... \$5,000	\$5,000	
1	"..... 2,000	2,000	
1	"..... 1,000	1,000	
4	Immeubles de..... 500	2,000	100 Montres d'argent..... \$25
10	"..... 300	3,000	100 " "..... 15
30	Ameublements de..... 200	6,000	100 " "..... 10
60	"..... 100	6,000	1000 " "..... 10
200	Montres d'or..... 50	10,000	1000 Services de toilette..... 5

2607 lots valant - - - - 55,000.

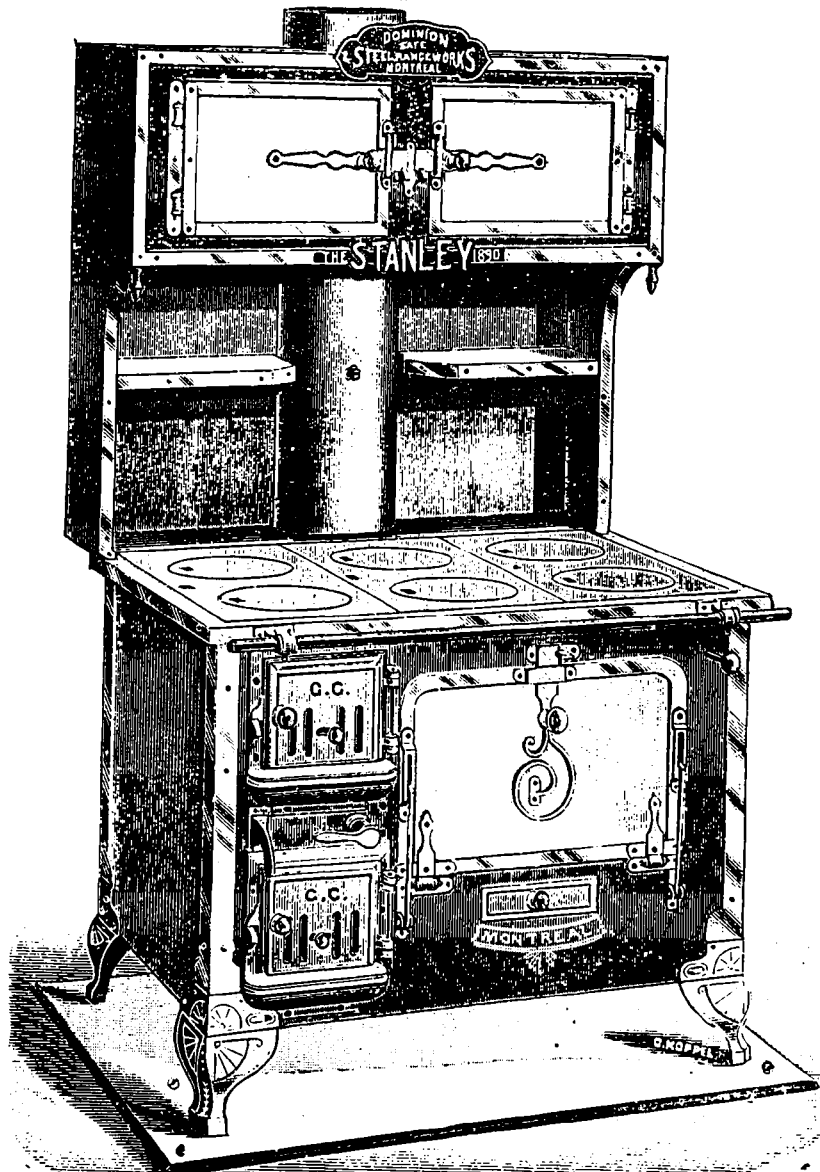
\$1.00 LE BILLET. — II BILLETS POUR \$10.00

A. A. AUDET, Secrétaire,

Bureau: 19 Rue St-Jacques, Montreal, Canada.

Il est offert au porteur de tout numéro gagnant, de lui payer en espèces, le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité, à moins d'une autorisation spéciale.



**GODE. CHAPELLEREAU**  
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier  
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
Téléphone Bell 133.  
Téléphone Fédéral 828.

# POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

IMPRIMERIE

## Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG  
MONTREAL.

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulars,
- Livres,
- Brochures,
- Pamphlets,
- Affiches,
- Cartes de visite,
- Cartes d'affaires,
- Pancartes,
- Entêtes de comptes,
- Programmes,
- Annonces d'encan,
- Étiquettes,
- Blancs de toutes sortes
- ETC., ETC., ETC.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulars, etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

## Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG  
MONTREAL.

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle - 16 pages. 3 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc. — Écrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,  
32 and 34 Frankfort Street, New-York

# THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 2 Février.  
Après-midi et soirée.

La Fameuse Compagnie de Vaudeville

KOH J. NOOR

— DE —  
WHALLEN & MARTELL

25 ARTISTES DE VARIETES — 25

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante : La Compagnie Européenne de Variétés de Reilly & Wood.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY  
CHIMISTE-PHARMACIEN  
122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradus compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gré.

### SPECIALITES

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLOKALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY  
CHIMISTE-PHARMACIEN  
122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL



JONC D'OR SOLIDE  
35c. pour un Jonc valant \$2.

Ce jonc est fabriqué d'une composition de calcium et de zinc et de deux autres éléments solides et carats. Il est garanti qu'il gardera son lustre et sa beauté pendant des années. Une garantie "bona-fide" est envoyée avec chaque jonc, ainsi qu'un blanc, que vous pouvez remplir et envoyer avec le jonc si ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remettons votre argent. Ce jonc se vend généralement \$2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de \$2.00. Pour introduire nos machines et nos bijouteries, nous enverrons ce jonc et en plus notre Catalogue et nos Termes Spéciaux aux Agents, etc., sur réception de 30c. en timbres-postes. L'annonce d'un jonc de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes au cas où que possible, car bientôt il sera trop tard. Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt. Adressez SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. Correspondance littéraire, Notes et Querries Françaises, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses. — PARIS : Lucien Faucher, directeur, 13 rue Cujas. — NEW-YORK : F. W. Christen, 231, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. Sommaire de la 966 livraison 07 Jan. 1890. TEXTE : La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaïne de Colette et de Tout droit. Deux vainqueurs, par L. Le Comte. Les timbres poste, Lis et Charbons, par Mme la Comtesse d'Houdetot. Les araignées et la lumière électrique. La digue de Cherbourg, par Mme de Nanteuil. Chaque numéro, 10 cent. ILLUSTRATIONS de Totani et E. Zier. ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr. Bureaux à la librairie Bachelot & Cie, 79, boulevard Saint Germain, Paris.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE  
PHARMACIEN  
2123 rue NOTRE-DAME

# LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1805 Notre-Dame. Importateurs de Remèdes Français, Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

## ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un million distribue.



## LOTIERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporé par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote prochain, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde ; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*J. T. Beauregard*  
*J. T. Early*

Commissaires

Nous, soussignés, banquiers et banquiers, payons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui sont présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, President Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, President State National Bank  
A. BALDWIN, President New-Orleans National Bank  
CARL KOHN, President Union National Bank.

## GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,  
MARDI, 17 FEVRIER 1891

Prix Capital . . . \$300,000  
100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX :

1 PRIX DE \$300,000, soit	\$300,000
1 PRIX DE 100,000, soit	100,000
1 PRIX DE 50,000, soit	50,000
1 PRIX DE 25,000, soit	25,000
2 PRIX DE 10,000, soit	20,000
3 PRIX DE 5,000, soit	15,000
25 PRIX DE 1,000, soit	25,000
100 PRIX DE 500, soit	50,000
200 PRIX DE 200, soit	40,000
500 PRIX DE 100, soit	50,000

### PRIX APPROXIMATIVES

100 PRIX DE \$500, soit	\$50,000
100 PRIX DE 300, soit	30,000
100 PRIX DE 200, soit	20,000

### PRIX TERMINAUX

200 PRIX DE \$100, soit	\$20,000
200 PRIX DE \$50, soit	\$10,000

3,104 Prix se montant à \$1,004,000

### PRIX DES BILLETTS :

Billet Complet, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5  
Dixièmes, \$2 ; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs : 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents, Agent demandes partout. IMPORTANT. Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETTS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez :

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires, adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franchise de port.*

NOUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.